internationale situationniste

bulletin central édité par les sections de l'internationale situationniste

Numéro 5. — Décembre 1960.
Directeur : G.-E. Debord.
Rédaction : 32, rue de la Montagne-Geneviève, Paris 5e

La rédaction de ce bulletin appartient au Conseil Central de l'I.S. :
Debord, Jorn, Kotányi, Nash, Sturm, Wyckaert.

NOTES EDITORIALES

● L'AVENTURE

Les conditions du travail de l'I.S. expliquent à la fois sa discipline et les formes d'hostilité qu'elle rencontre. L'I.S. ne veut pas tenir sa place dans l'édifice artistique actuel, mais le sape souterrainement. Les situationnistes sont dans les catacombes de la culture connue.

Quiconque a un peu vu le milieu social qui est défini par la propriété spécialisée des choses culturelles, sait bien que tout le monde y méprise à peu près tout le monde, et que chacun y ennuie tous les autres. Mais c'est une condition non dissimulée de ce milieu, une constatation claire pour tous ; c'est même la première banalité que les individus s'y transmettent dans le premier moment de toute conversation. A quoi tient donc leur résignation ? Evidemment au fait qu'ils ne peuvent être porteurs d'un projet commun. Chacun reconnaît alors dans les autres sa propre insignifiance et son conditionnement : précisément, la démission qu'il a dû souscrire lui-même pour participer à ce milieu séparé, et à ses fins réglées.

Pris dans ce cadre, les gens n'ont ni le besoin ni la possibilité objective d'aucune sorte de sanction. Ils se retrouvent toujours, au même point, poliment. Les dissentiments, personnels ou idéologiques, restent secondaires par rapport à cette communauté. Pour l'I.S., et la lutte qu'elle se propose, l'exclusion est une arme possible et nécessaire.

C'est la seule arme de tout groupe fondé sur la liberté complète des individus. Personne parmi nous n'aime contrôler ni juger, et ce contrôle vaut par son usage pratique, non comme sanction morale. Le « terrorisme » de l'exclusion dans l'I.S. ne peut en rien se comparer aux mêmes pratiques dans des mouvements politiques, par des bureaucraties tenant un pouvoir. C'est au contraire l'extrême ambiguïté de la condition des artistes, à tout moment sollicités de s'intégrer dans la petite sphère du pouvoir social à eux réservée, qui impose une discipline. Cette discipline définit nettement une plate-forme incorruptible, dont l'abandon ne se rattrapera pas. Autrement, il y aurait rapidement osmose entre cette plate-forme et le milieu culturel dominant, par la multiplicité des sorties et des rentrées. La question de l'avant-garde culturelle aujourd'hui nous paraît ne pouvoir être posée qu'au niveau d'un ensemble, non seulement de travaux collectifs, mais d'une collectivité de problèmes en interaction. Il y a donc des gens qui ont été exclus de l'I.S. Certains se sont intégrés au monde qu'ils combattaient ; d'autres n'arrivent qu'à se rapprocher misérablement entre eux, alors qu'ils n'ont en commun que leur rupture avec nous, précisément survenue pour des raisons opposées. D'autres restent dignes dans l'isolement, et nous avons été bien placés pour





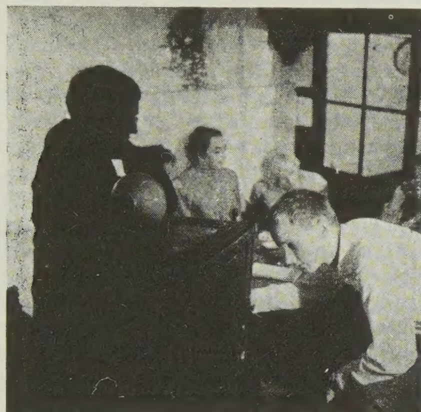
connaître leurs talents. Pensons-nous qu'en sortant de l'I.S. ils ont rompu avec l'avant-garde ? Oui, nous le pensons. Il n'y a pas, pour le moment, une autre organisation réunie en vue d'une tâche de cette ampleur.

Les objections d'ordre sentimental nous paraissent recouvrir la plus profonde mystification. Toute la formation économique-sociale tend à faire prédominer le passé, à fixer l'homme vivant, à le réifier en marchandise. Ainsi, un monde sentimental où les goûts et les relations avec les gens *recommencent* est le produit direct du monde économique et social *où les gestes doivent être répétés* chaque jour, dans l'esclavage de la production capitaliste. Le goût du faux-nouveau exprime sa nostalgie malheureuse.

Les injures contre l'I.S., et surtout quand elles proviennent de gens qui ont été au préalable exclus de cet accord, sont d'abord une mesure de la passion personnelle qui a pu s'y employer. Renversée en hostilité sans réserve, une telle passion a pu faire dire que nous étions des fainéants, des staliniens, des imposteurs, et cent autres traits bien trouvés. L'un a dit que l'I.S. n'était rien d'autre qu'une entente économique bien organisée pour le trafic de l'art moderne ; mais d'autres ont avancé que c'était plutôt pour le trafic de la drogue. D'autres encore affirment que nous n'avons jamais vendu de la drogue, ayant nous-mêmes un trop vif penchant pour sa consommation. Ou font le compte de nos vices sexuels. On s'est emporté jusqu'à nous traiter d'arrivistes.

Ces attaques ont été longtemps chuchotées autour de nous par les mêmes gens qui affectaient publiquement de nous ignorer. Mais ce silence commence maintenant à être rompu de plus en plus fréquemment par de vives critiques publiques. Ainsi ce récent numéro spécial de *Poésie Nouvelle* qui mêle à beaucoup d'accusations de ce calibre, deux ou trois contre-sens peut-être sincères. Ces gens nous définissent comme étant des « vitalistes », quoique nous ayons fait la plus radicale critique de la pauvreté de toute la vie permise ; et sont si parfaitement englués dans le monde du spectacle que, pour rattacher notre conception de la situation à quelque chose qu'ils connaissaient, ils ne sont pas allés chercher plus loin que dans l'historique des prétentions de la mise en scène de théâtre. (Les mêmes tenants d'un néo-lettrisme, en présentant en juin dernier une exposition d'art « supertemporel » qui appelait une collaboration ultérieure du public, ont voulu aussi intégrer l'anti-art de l'I.S., et particulièrement la peinture détournée d'Asger Jorn, mais en le transcrivant dans leur système métaphysique d'un spectacle signé pour toujours, qui cherche à porter jusque dans la néantisation totale de l'art lui-même les ambitions ridicules de l'artiste officiel du siècle dernier.)

A cette néantisation d'une culture, nous ne doutons pas qu'appartiennent aussi certaines manifestations d'un art critique employé en ce moment par le courant situationniste. Non seulement la peinture détournée mais par exemple l'*unité scénique* dont une préface est publiée dans ce numéro, ou un film comme *Critique de la Séparation*.



La différence, c'est que toute notre action dans la culture s'est liée à un programme de renversement de cette culture elle-même ; et à la formation et au progrès d'une instrumentation nouvelle, qui est la force situationniste organisée.

De curieux émissaires voyagent à travers l'Europe, et plus loin ; se rencontrent, porteurs d'incroyables instructions.



A la question : Pourquoi avons-nous favorisé un regroupement si passionné dans cette sphère culturelle, dont pourtant nous rejetons la réalité présente ? — la réponse est : Parce que la culture est le centre de signification d'une société sans signification. Cette culture vide est au cœur d'une existence vide, et la réinvention d'une entreprise de transformation générale du monde doit aussi et d'abord être posée sur ce terrain. Renoncer à revendiquer le pouvoir dans la culture serait laisser ce pouvoir à ceux qui l'ont.

Nous savons bien que la culture à abattre ne tombera réellement qu'avec la totalité de la formation économique-sociale qui la soutient. Mais, sans plus attendre, l'Internationale situationniste se propose de l'affronter sur toute son étendue, jusqu'à imposer un contrôle et une instrumentation situationnistes autonomes contre ceux que détiennent les autorités culturelles existantes, c'est-à-dire jusqu'à *un état de double pouvoir dans la culture.*

● LA MINUTE DE VERITE

« Les soussignés, considérant que chacun doit se prononcer sur des actes qu'il est désormais impossible de présenter comme des faits divers de l'aventure individuelle ; considérant qu'eux-mêmes, à leur place et selon leurs moyens, ont le devoir d'intervenir, non pas pour donner des conseils aux hommes qui ont à se décider personnellement face à des problèmes aussi graves, mais pour demander à ceux qui les jugent de ne pas se laisser prendre à l'équivoque des mots et des valeurs, déclarent :

« — Nous respectons et jugeons justifié le refus de prendre les armes contre le peuple algérien.

« — Nous respectons et jugeons justifiée la conduite des Français qui estiment de leur devoir d'apporter aide et protection aux Algériens opprimés au nom du peuple français.

« — La cause du peuple algérien, qui contribue de façon décisive à ruiner le système colonial, est la cause de tous les hommes libres. »

Telles sont les conclusions d'une *Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie*, signée par 121 artistes et intellectuels, qui a été publiée au début de septembre. Des poursuites ayant été aussitôt engagées, et les premières inculpations notifiées, dans le courant du mois de septembre, 60 à 70 noms s'ajoutèrent à la première liste ; dont certains étaient connus pour être assez éloignés de tout radicalisme politique. Pour briser ce mouvement, le gouvernement n'hésita pas à recourir à des sanctions exceptionnelles, annoncées le 28 septembre. Tandis que les fonctionnaires (généralement de l'enseignement) étaient suspendus, tous les signataires se voyaient bannis de la radio-télévision, leurs noms mêmes ne pouvant plus y être cités ; et rejetés des théâtres subventionnés ou des films normalement enregistrés par le Centre National du Cinéma. En outre, à ce jour, les peines maximales relatives au délit reconnu dans ce texte, passaient de plusieurs mois à plusieurs années de prison. Par ces mesures, le gouvernement admettait qu'il ne pouvait contenir l'extension du scandale qu'au moyen d'une guerre ouverte contre toute la liberté culturelle dans ce pays. Ces extrémités paraissent d'ailleurs avoir été peu payantes puisque plus de 60 signatures se portèrent après cette date sur la déclaration interdite — qui totalise à ce jour 254 signatures au moins. Et puisque les inculpations ne se succèdent qu'avec une grande lenteur.

L'effet de la « Déclaration des 121 », grâce à la publicité que la répression lui assurait en France et à l'étranger, fut loin d'être négligeable. On vit l'intelligence garantie française se compter sur un noble manifeste qui appelait le pouvoir à frapper plus vite et plus fort contre l'anti-France ; le spirituel journal de l'intellectuel Poujade stigmatiser sur huit colonnes à la une « le manifeste des pédérastes » ; et certains vieux spécialistes de la mise en question totale des « perspectives » sociales se questionner promptement sur leur propre participation à cet excès, et s'employer aussitôt à détourner des signatures vers une pétition respectueuse, par laquelle la Fédération de l'Education Nationale faisait savoir qu'elle souhaitait que cette guerre se terminât par une négociation (on pense particulièrement à E. Morin et C. Lefort).

Dans la couche culturelle, le mérite de cette déclaration est d'avoir apporté une ligne de séparation fort nette. Les signataires ne représentent nullement une politique d'avant-garde, ni un programme cohérent, ni même un rassemblement dont — en dehors de ce geste — on pourrait approuver la plupart des individus. Mais tous ceux qui n'ont pas voulu, dans ces circonstances, prendre parti pour la cause indivise de la liberté des Algériens et des intellectuels français poursuivis, ont contresigné, au contraire, l'aveu que toutes leurs éventuelles prétentions à rôder encore parmi les problèmes d'un « avant-gardisme » quelconque devront être traitées toujours par le rire et le mépris. C'est ainsi que l'on ne s'étonne pas de n'avoir guère revu dans cette galère les crétins qui avaient organisé quelques mois auparavant un *anti-procès*, où leur idée-force, pour compenser leur hideuse déficience artistique, sociale et intellectuelle, était que l'on devait rejeter tout jugement pour que la liberté soit vraiment défendue. Fidèles à eux-mêmes, *ils n'ont pas jugé* qu'il y ait eu quelque liberté à défendre avec les 121.

Politiquement, cette déclaration n'a pas été sans servir au relatif

réveil de l'opinion française depuis trois mois. Le soir du 27 octobre, malgré l'éclatant sabotage des communistes, et le frein de toutes les bureaucraties syndicales, la jeunesse, surtout étudiante, a pu mener une première manifestation de rue contre la guerre. Une certaine prise de conscience s'opère, après des années de mystifications et de démissions.

Le 11 décembre, la révolution algérienne, avec l'intervention des masses dans les rues d'Alger et d'Oran, a fait entendre aux sourds les plus résolus qu'elle était en effet « la cause du peuple algérien » dans son ensemble. Le même scandale n'est plus exprimé par un tract des intellectuels, mais avec le sang des foules désarmées. Il s'adresse toujours, finalement, au prolétariat de France, dont l'intervention seule pourrait achever la guerre *vite et bien.*

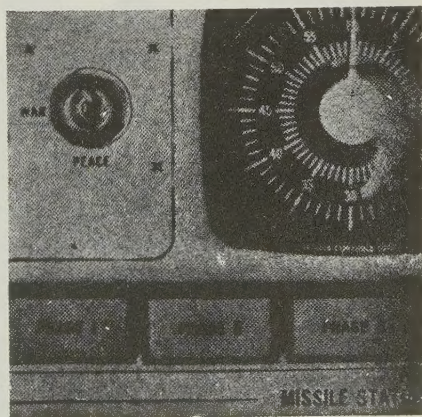
● LA FRONTIERE SITUATIONNISTE

On sait ce que n'est pas l'I.S. ; quel terrain elle ne se soucie plus d'occuper (ou seulement d'une façon marginale, en lutte contre toutes les conditions existantes). Il est plus difficile de dire où va l'I.S., de caractériser positivement le projet situationniste. On peut énumérer pourtant, fragmentairement, certaines positions provisoires de sa marche.

A l'encontre des corps hiérarchisés de spécialistes que constituent, de plus en plus, les bureaucraties, armées, et même partis politiques du monde moderne, l'I.S., on le verra un jour, se présente comme la forme la plus pure d'un corps anti-hiérarchique d'anti-spécialistes.

La critique et la construction situationnistes concernent, à tous les niveaux, la valeur d'usage de la vie. Comme notre conception de l'urbanisme est une critique de l'urbanisme ; comme notre expérience des loisirs est en fait un refus du loisir (au sens dominant de séparation et passivité) ; de même si nous désignons notre champ d'action dans la vie quotidienne, il s'agit d'une critique de la vie quotidienne, mais qui devra être « critique radicale effectuée, et non plus souhaitée, indiquée » (Frankin, *Esquisses programmatiques*), cette critique pratique de la vie quotidienne allant vers son dépassement dans le « quotidien rendu impossible ».

Nous ne pensons pas avoir inventé des idées extraordinaires dans la culture moderne, mais plutôt avoir commencé à faire remarquer l'extraordinaire de son néant. Les spécialistes de la production culturelle sont ceux qui se résignent le plus aisément à leur séparation, et donc à leur carence. Mais c'est l'ensemble de la société présente qui ne peut éviter le problème de la récupération de ses infinies capacités aliénées, incontrôlées.



L'abondance, comme avenir humain, ne saurait être abondance d'objets, même d'objets « culturels » appartenant au passé ou recommencés sur ce modèle, mais *abondance de situations* (de la vie, de dimensions de la vie). Dans le cadre

actuel d'une propagande de la consommation, la mystification fondamentale de la publicité est d'associer des idées de bonheur à des objets (télévision, ou meubles de jardin, ou automobile, etc.), et d'ailleurs en rompant le lien naturel que ces objets peuvent entretenir avec d'autres, pour leur faire constituer avant tout un milieu matériel d'un « haut standing ». Cette image imposée du bonheur constituant aussi le caractère directement terroriste de la publicité. Cependant, le « bonheur », tel moment heureux, dépendent d'une réalité globale qui n'implique pas moins que des personnages en situation : des personnes vivantes et le moment qui est leur éclairage et leur sens (leur marge de possible). Dans la publicité, les objets sont traités comme passionnants, sur le mode passionné (« comme la vie doit être transformée quand on possède une merveilleuse voiture comme celle-ci »). Mais rien de ce qui serait plus digne d'intérêt ne peut être traité sans mettre en péril le conditionnement d'ensemble : quand la publicité s'occupe d'une passion réelle, il ne s'agit que de la publicité d'un *spectacle*.

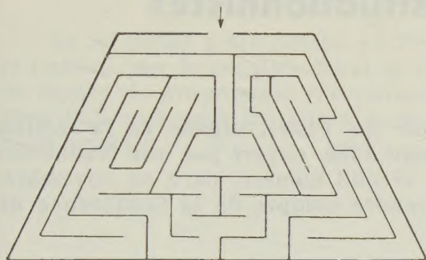
L'architecture encore à faire doit s'écarter des préoccupations de beauté spectaculaire de l'ancienne architecture monumentale ; au profit d'organisations topologiques commandant une participation générale. *Nous jouerons sur la topophobie et créerons une topophilie.* Le situationniste considère son environnement et lui-même comme plastiques.

La nouvelle architecture pourra commencer ses premiers exercices



Londres, septembre 1960. Les situationnistes au cinéma.

pratiques par le détournement de *blocs affectifs d'ambiance* anciennement définis (le château, par exemple). L'emploi du détournement, dans l'architecture comme



pour construire des situations, marque le réinvestissement des produits qu'il s'agit de soustraire aux fins de l'actuelle organisation économique-sociale, et la rupture avec le souci formaliste de créer abstraitement de l'inconnu. Il s'agit de libérer d'abord les désirs existants, de les déployer dans les dimensions nouvelles d'une réalisation inconnue.

C'est ainsi que les recherches dans la voie d'un art direct des situations viennent d'avancer sans doute considérablement avec la première ébauche d'une notation préalable des lignes de force des événements d'une situation projetée. Il s'agit de schémas, d'équations où les participants pourraient choisir quelles *inconnues* ils vont jouer, sérieusement, sans spectateurs, et sans autre but que ce jeu. Voici assurément un prototype d'arme efficace dans la lutte contre l'aliénation, bonne en tout cas pour rompre avec les affligeantes conventions du libertinage ; une première reprise de l'avance sur la voie fouriériste des « parcours de bonheur ». Il faut ajouter que nous ne soutenons aucune forme souhaitable ou garantie de bonheur. Et aussi que ces schémas, plus ou moins précisés et complétés, ne peuvent servir que de piste de départ pour sauter dans l'inconnu ouvert par un arrangement calculé d'événements. Ces schémas sont encore une application du *principe situationniste de la catapulte,* observé au cours de la dérive des 29, 30 et 31 mai à Bruxelles et Amsterdam. L'expérience a fait apparaître en ce cas qu'une très forte accélération de la traversée de l'espace social, organisée temporairement et sous des prétextes utilitaires par exemple, pouvait avoir pour effet de projeter brusquement les sujets, au moment où l'accélération cesse, dans une dérive qu'ils parcourent sur leur vitesse acquise. Bien évidemment, on ne doit pas perdre de vue que toute expérience qui peut être montée à partir de bases restreintes, en dépit de sa valeur en renseignements et aussi en propagande, étant seulement *à l'échelle du laboratoire,* à un degré infinitésimal de l'ensemble social, présentera non seulement une différence d'échelle mais une *différence de nature* par rapport aux constructions futures de la vie. Mais ce laboratoire hérite de toutes les créations d'une sphère culturelle épuisée ; et en prépare le dépassement concret.

Voici donc les ultimes avant-postes de la culture. Au-delà, commence la conquête de la vie quotidienne.

Renseignements situationnistes

Le premier numéro de la revue *Spur* (La Piste), organe de la section allemande de l'I.S., a paru à Munich en août 1960, ouvert par une traduction du manifeste situationniste du 17 mai. Le second numéro, paru en novembre, est pour la plus grande part employé à rendre compte de la Conférence de Londres.

●

Pinot-Gallizio et G. Melanotte ont été exclus de l'I.S. en juin. Par naïveté ou arrivisme, ils s'étaient laissés entraîner à des contacts, puis à des collaborations, en Italie, avec des milieux idéologiquement inacceptables. Un premier blâme (cf. les *Renseignements situationnistes* de notre n° 4 à propos du critique Guasco, notoirement lié au jésuite Tapié) n'avait pas corrigé leur politique. La décision de les exclure a donc été prise sans les entendre davantage.

Constant, cependant, qui avait à juste raison dénoncé leur conduite, ne s'est pas satisfait de cette rupture. Il déplorait, d'autre part, que nous ayons dû recourir à la même mesure quelques mois auparavant contre des architectes de la section hollandaise, qui n'avaient pas craint d'entreprendre la construction d'une église. Plus profondément, Constant s'était trouvé en opposition avec l'I.S. parce qu'il s'était préoccupé en priorité, et presque en exclusivité, des questions de structures de certains ensembles d'urbanisme unitaire, alors que d'autres situationnistes rappelaient qu'au stade présent d'un tel projet il était nécessaire de mettre l'accent sur son contenu (de jeu, de création libre de la vie quotidienne). Les thèses de Constant valorisaient donc les techniciens des formes architecturales par rapport à toute recherche d'une culture globale. Et la simple égalité de traitement, quant à la conduite minimum exigée des uns et des autres, lui paraissait déjà disproportionnée en sévérité. Constant a déclaré alors, dans le même mois de juin, que puisqu'il était en désaccord avec la discipline de l'I.S., il voulait reprendre sa liberté à cet égard, pour une durée que la suite des événements déterminerait. Nous avons répondu que, en dehors de toute idée d'hostilité ou de démérite, le sens d'*arme pratique* que nous avons de longue date assuré aux ruptures enregistrées par l'I.S. permettait seulement de choisir immédiatement entre une démission définitive ou le renoncement à cette forme de pression. Constant a choisi de quitter l'I.S.

●

En juin, le premier numéro de la revue *Cahier pour un paysage à inventer* a paru à Montréal. Ce numéro 1 joint une dizaine d'articles reproduits d'*Internationale Situationniste* à des textes de Patrick Straram, qui en est le directeur, et d'un certain nombre de ses camarades canadiens. Il s'agit de la première publication qui manifeste ouvertement l'extension de la propagande situationniste sur le continent américain.

Christian Christensen, à qui Jorn avait dédié sa *Critique de la politique économique*, est mort le 10 juin 1960, au Danemark.

•

Le 20 juillet a été publié, en France, un document établi par P. Canjuers et Debord, sur le capitalisme et la culture : *Préliminaires pour une définition de l'unité du programme révolutionnaire*. C'est une plate-forme de discussion dans l'I.S. ; et pour sa liaison avec des militants révolutionnaires du mouvement ouvrier.

•

Le musée de Silkeborg, dans le Jutland, qui se trouvait déjà être le principal musée d'art moderne de tous les pays scandinaves, vient de fonder une *bibliothèque situationniste*. Cette bibliothèque est elle-même subdivisée en une section pré-situationniste, réunissant toute la documentation souhaitable sur les mouvements d'avant-garde depuis 1945, qui ont pu tenir quelque rôle dans la préparation du mouvement situationniste ; une section situationniste proprement dite, comportant toutes les publications de l'I.S. ; une section historique destinée à recevoir les travaux sur l'I.S. et qui, de fait, pour le moment, accueille seulement la propagande anti-situationniste qui a commencé de paraître çà et là. Enfin, et c'est probablement son initiative la plus intéressante, cette bibliothèque a ouvert une *section des copies* où seront conservés tous les ouvrages imitant l'une quelconque des réalisations de nos amis dont l'étrange rôle dans l'art actuel, du fait même de leur appartenance à l'I.S., n'est évidemment pas volontiers reconnu. Des diagrammes accessibles indiqueront avec une certitude scientifique les dates de parution du modèle et de ses suites, qui ont déjà été plusieurs fois quasi-immédiates. Ainsi, très loin de ces misérables discussions entre « avant-gardistes », auxquelles les situationnistes n'ont jamais voulu participer, la bibliothèque de Silkeborg fournira objectivement *un mètre-étalon de l'avant-garde culturelle*. Nous ne doutons pas que, dans les prochaines années, beaucoup d'historiens spécialisés d'Europe et d'Amérique, et ultérieurement d'Asie et d'Afrique, ne fassent le voyage de Silkeborg à seule fin de compléter et de contrôler leur documentation à ce « Pavillon de Breteuil » d'un nouveau genre.

Et nous souhaitons que l'intelligent projet, élaboré par le musée de Silkeborg, de compléter cette bibliothèque par une annexe cinématographique, où seraient déposées des copies de chaque film concerné, trouve bientôt tous les moyens matériels qu'impliquerait sa réalisation.

•

Au début de septembre, l'I.S. a été saisie de la demande du groupe allemand *Radama* d'adhérer collectivement en envoyant un ou plusieurs représentants à la Conférence de Londres, qui devait se réunir le 24 de ce mois. Après avoir entendu un rapport sur cette question, réclamé à la section allemande, l'I.S. a conclu qu'il n'était pas acceptable de reconnaître en Allemagne une deuxième formation situationniste indépendante de sa première section, avec un programme plus ou moins différent, et inconnu ; et qui décidait unilatéralement que ces différences étaient assez minces pour entrer dans l'I.S., mais assez fortes pour rester organisée en groupe distinct sur le plan national. Ce groupe a donc été prévenu qu'il ne pouvait être invité à la Conférence ; et que ses membres ne pourraient rejoindre éventuellement

l'I.S. qu'au moyen d'adhésions individuelles à notre section allemande. A l'exception du cas d'un seul d'entre eux, qui ne pourra d'aucune manière être examiné, à cause de ses positions personnelles antérieures.

●

Avertie de l'arrestation d'Alexander Trocchi à New-York, considéré comme un gangster simplement parce que la police l'aurait trouvé porteur de trois sortes de stupéfiants, la Conférence de Londres a immédiatement adopté, le 27 septembre, une résolution en sa faveur, qui a été lue le lendemain devant le public réuni à l'*Institute of Contemporary Arts*.

En exécution du mandat à eux donné par la Conférence, trois situationnistes ont signé un tract diffusé le 7 octobre : *Hands off Alexander Trocchi*. Ce texte, assez modéré pour être signé par des gens capables de défendre, à défaut de plus, la liberté des artistes, se place en effet volontairement sur le terrain simplement artistique, pour servir dans ce cas juridique concret. Et il fait remarquer que ce statut artistique ne pourrait être contesté à Alexander Trocchi que « pour cette seule raison qu'il représente un nouveau type d'artiste », comme d'ailleurs tous les situationnistes. Sans compter ceux-ci, cet appel a déjà réuni 81 noms d'artistes, d'écrivains ou critiques de plusieurs pays (Grande-Bretagne, Allemagne, France, Hollande, Belgique, Suède, Israël, Danemark, Canada et Etats-Unis). Il ne s'est trouvé jusqu'ici que deux individus pour le juger trop compromettant, et oser le dire. Plusieurs personnes, qui n'ont pas encore communiqué leur réponse, auront certainement l'occasion de la faire connaître avant longtemps. Nous publierons prochainement ici les suites de cette affaire, ainsi que tous les détails et commentaires utiles sur les prises de position de toutes sortes.

●

Interrogé le 21 novembre, à Paris, par la police judiciaire, sur sa participation à la « Déclaration des 121 », Debord a répondu qu'il l'avait signée aussitôt qu'elle lui avait été communiquée, ce qui s'est trouvé être le 29 septembre seulement, au lendemain donc de la publication des ordonnances par lesquelles le gouvernement gaulliste, en aggravant exagérément les sanctions légales encourues, défiait ceux qui le condamnent d'oser le dire. Qu'il n'avait pas participé à la rédaction ou à la diffusion de ce texte, parce que personne ne lui en avait fourni l'occasion. Que cependant, comme l'instruction en cours semblait chercher à isoler un petit nombre de signataires plus responsables que d'autres, on devait inscrire dans sa déposition que, du seul fait d'avoir signé ladite déclaration, il assumait une responsabilité complète dans l'édition et la diffusion, « égale à celle de n'importe lequel de ses signataires, quelles que soient les responsabilités personnelles qu'il veuille reconnaître ».

●

Le Conseil Central de l'I.S., dont la formation et la composition avaient été décidées par la Conférence de Londres, a tenu sa première session en Belgique, près de Bruxelles, du 4 au 6 novembre. Le Conseil a délibéré de la campagne entreprise en faveur d'Alexander Trocchi ; des conditions de l'activité des situationnistes en Allemagne (début d'une répression au nom de l'ordre moral, qui est déjà parvenue à la condamnation de l'étudiant Döhl pour un écrit *blasphématoire*) et en France ; de nos relations avec des

tendances politiques révolutionnaires ; des préparatifs de notre intervention contre l'U.N.E.S.C.O. (publication d'un questionnaire pour servir au recrutement d'un nouveau personnel) ; de la publication en 1961 d'une revue situationniste en langue anglaise : *The Situationist Times*.

Le Conseil a pris plusieurs décisions très importantes concernant l'organisation, légale et pratique, de notre entreprise de construction dans l'urbanisme. A étudié également quelques formes du contrôle, par des situationnistes, de l'atmosphère et des événements dans des micro-sociétés isolées.

Enfin, le Conseil a décidé de profiter sans plus tarder des progrès enregistrés par l'I.S., et des soutiens qu'elle a commencé à rencontrer, pour *faire un exemple* contre la plus représentative des tendances de cette intelligentsia pseudo-gauchiste et conformiste qui avait laborieusement organisé le silence autour de nous jusqu'ici ; et dont la démission sur tous les terrains commence à apparaître aux yeux des gens avertis : la revue française *Arguments*. Le Conseil a décidé que toute personne qui collaborera à la revue *Arguments* à partir du 1er janvier 1961 ne pourra en aucun cas être admise, à quelque moment de l'avenir que ce soit, parmi les situationnistes. L'annonce de ce boycott tire sa force de l'importance que nous savons garantie à l'I.S. *au moins* dans la culture des années qui vont suivre. Aux intéressés de risquer le pari contraire, si les compagnies douteuses les attirent.



Précisément, le nommé Edgar Morin, directeur d'*Arguments*, s'apercevant qu'il commence à être en butte au mépris public (ce que les situationnistes viennent d'affirmer officiellement avait été exprimé spontanément par plusieurs personnes sollicitées de participer à l'actuel *Arguments ;* mais discrètement, ce qui risquait de nuire à la solidité du boycott qui s'impose), après avoir essayé de rencontrer plusieurs situationnistes, qui ont refusé sans commentaire, ou fait répondre qu'il était beaucoup trop tard, s'emploie à répandre une fumée complice sur son cas. Alors qu'il est visiblement condamné pour toute l'évolution piteuse de la revue ex-révolutionnaire qu'il dirige ; pour sa complicité (voir son stupide n° 19 sur « L'art en question ») avec le royaliste et antisémite Georges Mathieu ; et pour son grossier sabotage du mouvement de signatures qui se portaient sur la « Déclaration des 121 » combattue à ce moment avec de grands moyens par le pouvoir gaulliste (cf. son article de l'*Observateur* du 29 septembre) ; le Morin en question répand le bruit — toujours de bouche à oreille — que des situationnistes l'accuseraient partout d'avoir plagié un film expérimental fait par l'un d'eux en 1959, et jamais projeté en France, dans un autre film auquel lui-même travaillait cette année. Ce bruit est absolument faux ; et d'autant plus que personne dans l'I.S. où l'on est assez habitué à être copié sur nombre de détails accessibles, n'a jamais trouvé utile de faire des déclarations là-dessus, même dans les occasions les plus frappantes. Simplement, un situationniste (Asger Jorn) a formulé une seule fois le soupçon d'une imitation en l'occurrence, parlant à une tierce personne qui l'avait très inexactement averti des occupations cinématographiques du louche Morin. L'hypothèse de Jorn s'expliquait amplement par ce qu'il connaissait de la mauvaise foi et de l'hostilité miséreuse du personnage. D'ailleurs, si Morin avait dû réaliser un film, étant donné son imbécillité artistique, il eût bien fallu qu'il copiât quelqu'un, consciemment ou non. Mais pour cette année, pas de problème : c'est Jean Rouch qui a fait le film. Et Morin, décidément fin spécialiste de *la diversion*, n'a parlé de cela que pour user du seul talent que tout le monde est forcé de lui reconnaître.

RESOLUTION

OF THE FOURTH CONFERENCE OF THE SITUATIONIST INTERNATIONAL

CONCERNING THE IMPRISONMENT OF ALEXANDER TROCCHI

The delegates to the fourth conference of the Situationist International, being informed of the arrest in the United States of their friend Alexander Trocchi, and of his charge of use of, and traffic in drugs, declare that the Situationist International retains full confidence in Alexander Trocchi.



The conference DECLARES that Trocchi could not have, in any case, traffic in drugs ; this is clearly a police provocation by which the situationist will not allow themselves to be intimidated ;

AFFIRMS that drug taking is without importance ;

APPOINTS Asger Jorn, Jacqueline de Jong and Guy Debord to take immediate action on behalf of Alexander Trocchi and to report upon such action to the Situationist International at the earliest moment ;

CALLS in particular upon the cultural authorities of Britain and on all British intellectuals who value liberty to demand the setting free of Alexander Trocchi, who is beyond all doubt England's most intelligent creative artist today.

London, 27th september 1960.

L'OPINION COMMUNE SUR L'I. S., CETTE ANNÉE

(revue de presse)

ALLEMAGNE

« Les gens du groupe de Munich (« *Spur* ») suivent en courant les situationnistes internationaux (chef : A. Jorn)... Courageux en paroles, ils ne courent pourtant pas assez vite, handicapés par leur mentalité pesante. Vouloir ; pouvoir : quel contraste ! »

Vernissage, octobre 1960.

« Mais quelle intention ont donc les jeunes Samson quant au remplacement de l'ordre corrompu qu'ils veulent abattre ? Ici, ils s'en remettent à l'organisation des situationnistes, à laquelle ils appartiennent en groupe. Ils citent le manifeste du 17 mai 1960... C'est évidemment quelque chose d'international, qui a tenu un Congrès, international naturellement, en 1959. De quoi s'agit-il ? « Les artistes », dit le manifeste, « en sont venus à être entièrement séparés de la société, comme ils sont séparés entre eux par la concurrence. » Voilà qui est bien dit ! Et dans cette situation, nos situationnistes découvrent l'origine des maux notés plus hauts. En contrepartie, Guy Debord et ses amis s'imaginent réaliser une « culture situationniste », qui exigerait une « participation générale » de chacun. Au lieu des objets conservés, l'art serait « communauté du moment directement vécu », une création universelle et anonyme. Cela supposerait, on s'en doute, « une révolution du comportement »... Il y a réellement beaucoup de signes d'une insatisfaction croissante, d'une « crise de la culture ». Mais les buts des rebelles ne diffèrent pas tellement entre eux. Avant de définir la monochromie comme une polémique improductive — ne sont-ils pas eux-mêmes des polémistes ? — les partisans de « *Spur* » devraient étudier le théâtre de Gelsenkirchen, et les manifestes d'Yves Klein. Le « gouvernement de la sensibilité » n'est pas aussi loin qu'ils le pensent de leur « culture situationniste ». Seulement, elle a été inventée avec beaucoup plus de précision. »

John Anthony Thwaites, « *Pionniers Furieux* »
(*Deutsche Zeitung,* 23-9-60).

« Pour sortir de cette impasse, ce jeune groupe ne voit qu'une alternative : renoncer à la peinture comme art individuel pour l'employer dans un nouveau cadre « situationniste ». Quel mot monstrueux ! De tels manifestes sont intéressants en tant que symptômes de l'inquiétude et du malaise. Celui-ci contient aussi des vérités de détail, mais ses auteurs se tiennent trop près des phénomènes et des slogans, de sorte que la vérité leur échappe. »

Fritz Nemitz.
(*Die Kultur,* octobre 1960).

FRANCE

« Par delà les réalisations de leur esthétique « critique », les protagonistes de ce mouvement ont envisagé théoriquement le troisième horizon, dans lequel au lieu que la peinture cherche à se dépasser soi-même, elle accepte d'être dépassée et remplacée par un art universel et plus concret. Le développement de la technique n'est-il pas apte, en effet, à susciter de nouveaux ensembles structurels, non plus imagés, mais concrets, sous la forme de nouvelles situations ? Leur rapport direct avec l'action comblerait le vide de l'ancienne immédiateté, perdue. Mais ce n'est encore là qu'une vue de l'esprit. »

Françoise Choay.

(*Arguments*, n° 19, octobre 1960).

« Les recherches de la culture (des matières et des formes artistiques, des mécanismes philosophiques et des vérités scientifiques sur l'homme et la nature) représentent un effort long et patient et toute rupture avec cet ensemble de connaissances ne peut signifier qu'un retour à la barbarie...

« Or, certains intellectuels incapables d'intégrer leur vision vague et fausse — contredite par l'expérience — dans la culture, préfèrent rejeter la culture plutôt que de réviser leurs concepts et de se réviser eux-mêmes... Les situationnistes qui prétendent, au nom de l'organisation de la société future, rompre avec les éléments de la culture passée et même les rejeter pour leur substituer brutalement des valeurs « vitalistes », sous-sous-culturelles, ne sont même pas des marxistes, mais pire, des *troglodytes.*

« Je dis *pire*, car nous quittons alors le marxisme le plus bas, pour rejoindre carrément le *fascisme*, la réaction répétée sous différents prétextes, que nous avons connue depuis le calife Omar et l'anéantissement irréparable de la bibliothèque d'Alexandrie, jusqu'à l'anti-culture d'un Goering. A condition d'accroître sa force sociale, l'Internationale situationniste, comme d'autres « néo » prolétariens ou nationalistes, peut essayer d'étouffer, quelque temps, de l'extérieur, la progression intrinsèque de la culture, mais finalement la recherche des disciplines de la connaissance rejettera et punira nos réactionnaires ignorants, comme elle en a rejeté et puni d'autres, dans le passé.

« Et lorsqu'on constate combien d'années durent des fautes aussi frappantes que le nazisme, le communisme ou, à un niveau de propagation plus limité, l'expression situationniste, qui a anéanti inutilement tant d'énergies, je comprends que certains veuillent m'engager à perdre un peu de mes forces pour dévoiler d'aucunes impostures. »

Poésie Nouvelle, Numéro Spécial sur l'I.S. (N° 13, octobre 1960).

Se trouve à Paris, 13, rue de Mulhouse.

« L'égocentrisme mégalomane, sur le plan des rapports entre artistes, aboutit à une volonté de dépassement des autres en prenant garde de ne pas

se faire englober soi-même. Je l'ai déjà écrit et dit. »

Robert Estivals, « *Lettre à Debord sur les conséquences de la mégalomanie...* » (*Grammes*, n° 5).



CANADA

« Eh bien ! *Non !* Je me refuse à soupçonner une pensée profonde derrière des phrases creuses et des expressions qu'on emploie sans en savoir le sens exact... Il est vraiment nécessaire de s'y mettre à plusieurs pour massacrer la langue française aussi allègrement et avec une pareille assurance. Il faudra pourtant en finir un jour avec ces pseudo-intellectuels d'une fausse avant-garde qui en sont encore à se montrer « leur pipi ». Quand on s'embarque dans une *Critique pour une construction de situation,* on risque d'aller loin, surtout avec le timonier Patrick Straram qui y publie des textes refusés ailleurs, sans se demander si ses petits écrits n'auraient pas été refusés, non pas à cause de leur audace, mais tout simplement parce qu'ils sont insignifiants et pitoyables. »

Jean-Guy Pilon (*Liberté* 60, n° 9-10, été 1960).

« Je me bute à un vocabulaire à la fois farfelu et déjà sclérosé, qui ne parvient tout de même pas à renouveler tant de lieux communs. Je constate, une fois de plus, ce désir plus ou moins conscient d'une sécurité intellectuelle que donnerait un autre système scolastique — auprès duquel la terminologie et le contexte de la pensée médiévale paraissent la fraîcheur et la spontanéité mêmes. »

Clément Lockquell (*Le Devoir de Montréal,* 16-7-60).

« Je ne saurais dire à quel point j'ai été déçu. Le ton y était, les mots cependant laissent tout un paysage à ré-inventer. Et cette Internationale situationniste qui n'a d'international que le titre. La vie est trop cruelle pour qu'on se prenne ainsi au sérieux. Le surréalisme était vrai, le situationnisme reste une construction de quelques esprits cultivés... Mais il faut parler clair. Hénault, Miron, Portugais, Lapointe, Dubé parlent clair. Mais ils ne semblent pas situationnistes et ne sont qu'appendices au cahier de Patrick Straram. Nous commençons d'apprendre à dissocier nos problèmes sexuels et personnels de ceux de notre peuple. A préférer le peuple... Tout dire, mais parler clair. Alors seulement, nous inventerons ce paysage pour que d'*autres* y puissent vivre. Nos enfants par exemple. »

Jacques Godbout (*Liberté* 60, n° 9-10).

LA QUATRIÈME CONFÉRENCE DE L'I. S. A LONDRES

La IVe Conférence de l'Internationale situationniste s'est réunie à Londres, à une adresse tenue secrète de l'*East End*, du 24 au 28 septembre 1960, dix-sept mois après la Conférence de Munich (avril 1959). Les situationnistes assemblés à Londres étaient : Debord, Jacqueline de Jong, Jorn, Kotányi, Katja Lindell, Jörgen Nash, Prem, Sturm, Maurice Wyckaert et H.P. Zimmer. Les travaux de la Conférence, habilement placés à l'écart de tout contact des milieux artistiques ou des journaux londoniens, étaient en fait abrités dans les locaux de la « Société des Gens de mer britanniques » à Limehouse « quartier célèbre par ses criminels » (*Spur* n° 2).

Le 25 septembre, la réunion de la première séance commence par un débat sur l'adoption d'un ordre du jour en dix-sept points, d'une inégale importance, dont finalement trois seront disjoints et renvoyés à un autre débat de l'I.S. Asger Jorn est porté à la présidence de la séance ; et gardera d'ailleurs dans toutes les suivantes sa fonction de *chairman.*

Ensuite, la Conférence entend un rapport d'Attila Kotányi, qui dure quelques minutes et sera suivi de deux jours de discussion. Kotányi définit l'I.S. d'abord par l'appropriation d'un équipement pour construire des terrains de rencontre. Commentant les définitions qu'il a proposées, il montre que la conception philosophique du dialogue et de la rencontre comme aliénation et tragédie, comme tentative de communication filtrée négativement par ses moyens, est une critique insuffisante puisque « nous savons que, pour des causes toutes



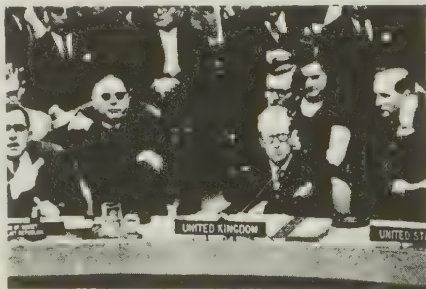
différentes, ces rencontres mêmes ne se produisent pas ». On peut calculer, statistiquement, entre les déplacements possibles, la part du vide, du temps perdu. « Le manque de rencontres est exprimable en un chiffre concret, qui pourrait caractériser l'état historique du monde »... « Notre activité, découlant de cette analyse, doit critiquer *pratiquement* les motifs pour lesquels il n'y a pas de rencontres (indépendamment de tout « progrès » des moyens de communication par exemple). Et créer des bases (des « châteaux » situationnistes) des endroits représentant une accumulation d'éléments de rencontre et de dérive : concrètement, des bâtiments qui nous appartiennent. Créer la communication entre ces bases (communication permanente ou non). Ceci

est le minimum de la construction des situations. » Kotányi propose d'envisager ce plan dans des limites définies, et donc des limites de temps : une planification du temps nécessaire pour installer ce réseau minimum ; qui se subordonnerait les autres instruments situationnistes, y compris l'appareil de sa propagande, de ses publications.



La discussion de ces perspectives conduit à poser la question : Dans quelle mesure l'I.S. est-elle un mouvement politique ? Diverses réponses affirment que l'I.S. est politique au sens qu'elle ne voit en dehors d'elle que des sous-politiciens. Le débat atteint une certaine confusion. Debord propose, pour dégager nettement l'opinion de la Conférence, que chacun réponde par écrit à un questionnaire demandant s'il estime qu'il y a « des forces dans la société sur lesquelles l'I.S. peut s'appuyer ? Quelles forces ? Dans quelles conditions ? » Ce questionnaire arrêté et rempli, la lecture des premières réponses fait apparaître que l'I.S. entend établir un programme de libération d'ensemble, et agir en accord avec d'autres forces à l'échelle sociale (Kotányi : « S'appuyer sur ce que nous appelons libre. » — Jorn : « Nous sommes contre la spécialisation et la rationalisation, mais non contre elles en tant qu'instruments... les mouvements des groupes sociaux sont déterminés par le caractère de leurs désirs. Nous ne pouvons accepter d'autres mouvements sociaux que dans la mesure où ils tournent dans notre sens. Nous sommes la nouvelle révolution... pour agir avec les autres organisations qui, en dehors de nous, cherchent la même voie. »). La séance est levée alors.

Au début de la seconde séance, le 26 septembre, Heimrad Prem lit une déclaration de la section allemande en réponse au questionnaire. Rédigée à l'issue de la séance de la veille, cette déclaration, très longue, attaque dans les réponses exprimées la veille la tendance au soutien d'un prolétariat révolutionnaire, car les signataires doutent fortement des capacités révolutionnaires des ouvriers contre les entreprises bureaucratiques qui ont dominé leur mouvement. La section allemande estime que l'I.S. doit s'apprêter à réaliser seule tout son programme, en mobilisant les artistes d'avant-garde, que la société actuelle place dans des conditions intolérables, et qui ne peuvent compter que sur eux-mêmes pour s'emparer des armes du conditionnement. Debord répond par une vive critique de ces positions.



Une séance de nuit reprend l'examen de la déclaration allemande. Nash intervient contre elle, en affirmant la capacité de l'I.S. d'agir immédiatement sur le terrain des organisations sociales et politiques. Il préconise l'organisation systématique de l'infiltration d'éléments situationnistes clandestins partout où ce sera utile. Nash est approuvé, en principe, par tout le monde, avec diverses réserves circonstancielles. Cependant, le débat sur les positions allemandes ne cesse d'être relancé, ramené à son noyau central : l'hypothèse des ou-

vriers satisfaits. Kotányi s'adresse aux délégués allemands pour leur rappeler que si depuis 1945, ils ont vu en Allemagne des ouvriers apparemment passifs et satisfaits, et des grèves légales organisées avec de la musique pour distraire les syndiqués, dans d'autres pays capitalistes avancés, les grèves « sauvages » se sont multipliées. Il ajoute qu'à son avis, ils méconnaissent profondément l'ouvrier allemand lui-même. Jorn répond à Prem, qui a fait une distinction entre questions spirituelles et matérielles, qu'il faut en finir avec cette distinction, qu'il faut « que les valeurs matérielles reprennent une importance « spirituelle », et que les capacités spirituelles soient valorisées seulement à travers leur matérialisation ; en d'autres termes, que le monde devienne artistique *au sens défini jusqu'à ce jour par l'I.S.* ». Jacqueline de Jong demande que, pour simplifier une discussion devenue obscure, et compliquée encore par certaines traductions (la langue dominante de la Conférence est l'allemand), chacun déclare s'il approuve ou non la mise au point de Jorn. Tous y souscrivent. Sur les thèses allemandes, Debord propose que la majorité annonce ouvertement qu'elle les réprouve. On s'accorde alors pour que les deux tendances arrêtent séparément leur position. La minorité allemande se retire pour délibé-



rer dans une pièce voisine. Quand elle rentre en séance, Zimmer annonce, au nom de son groupe, qu'ils retirent la déclaration précédente, non parce qu'ils pensent qu'elle est dépourvue d'importance, mais pour ne pas freiner maintenant l'activité situationniste. Il conclut : « Nous déclarons nous identifier avec tous les actes déjà faits par l'I.S., avec ou sans nous, et à ceux qui se feront dans tout l'avenir prévisible. Nous sommes aussi d'accord avec toutes les idées publiées par l'I.S., en réservant l'avenir de la discussion d'aujourd'hui, que nous considérons comme secondaire par rapport au développement d'ensemble. » Tous acceptent. Cependant Kotányi, puis Debord, demandent que l'on inscrive qu'ils n'estiment pas que la question discutée aujourd'hui soit secondaire. Les situationnistes allemands sont d'accord pour supprimer cette dernière phrase. La séance est levée, très tard dans la nuit.



Une sortie de la British Sailors Society.

La quatrième séance, du 27, adopte une résolution sur l'emprisonnement d'Alexander Trocchi ; et

décide de l'attitude à tenir le lendemain à l'« Institut des Arts Contemporains » où Wyckaert doit faire une déclaration publique au nom de la Conférence. Tout le monde est d'avis de traiter avec mépris ce cercle d'esthètes modernistes. A propos du manifeste du 17 mai, approuvé par tous, Jorn souligne que « la liquidation du monde de la privation, sous toutes ses formes » signifie que, pour nous, la fin de la privation contient aussi la liberté de se priver, de refuser n'importe quelle chose, tout confort obligatoire ; à défaut de quoi la disparition d'une privation introduit une aliénation nouvelle.

La Conférence décide de remanier l'organisation de l'I.S. en instituant un Conseil Central qui se réunira dans différentes villes d'Europe à des intervalles pouvant varier de six à huit semaines. Tout membre de l'I.S. pourra participer aux travaux de ce Conseil qui, après chaque réunion, devra communiquer immédiatement à tous les informations réunies et les décisions prises. Mais le trait essentiel de cette institution est qu'il suffira d'une décision de la majorité de ses membres — nommés par chaque Conférence — pour engager toute l'I.S. Ainsi, une conception fédérative de l'I.S. fondée sur l'autonomie nationale, qui avait été imposée dès l'origine par l'influence de la section italienne à Cosio d'Arroscia, est abandonnée. Un tel organisme débattant clairement de la direction de l'I.S. a paru préférable à l'arbitraire d'un centralisme de fait, incontrôlé, inévitable dans un mouvement si dispersé géographiquement, du moment qu'il mène une réelle action collective. Chaque année, la Conférence de l'I.S., qui reste l'autorité suprême du mouvement, doit réunir tous les situationnistes et, dans la mesure où ceci n'est pas réalisable pratiquement, il est décidé que les absents devront, autant que possible, remettre à la Conférence un mandat précis, par écrit, ou en chargeant un autre situationniste, nommément, de le représenter. Les débats théoriques seront normalement du ressort de la Conférence, alors que le Conseil devra surtout assurer le développement des pouvoirs de l'I.S. Dans l'intervalle des Conférences, le Conseil Central aura cependant le droit d'admettre une nouvelle section dans l'I.S. et, dans ce cas, pourra inviter un délégué de cette section à devenir membre du Conseil.

Le premier Conseil désigné par la Conférence de Londres est composé des membres de l'ancien Comité de rédaction du bulletin de l'I.S., plus Nash, nommé à l'unanimité pour y représenter les pays scandinaves. En outre, Kotányi a été invité à y occuper la place laissée vacante par la démission de Constant.

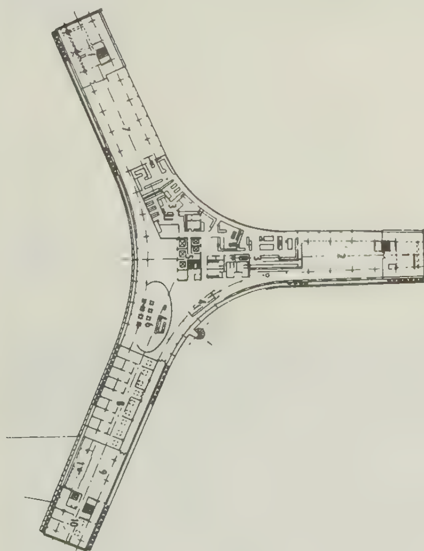


La séance se termine par le choix du lieu où se réunira la prochaine Conférence. Plusieurs propositions ayant été écartées, le vote se joue entre Berlin et Göteborg, en Suède. C'est Göteborg qui l'emporte.

Le 28 septembre, la cinquième séance adopte une « Déclaration sur la folie », présentée par la section allemande, qui affirme : « Aussi longtemps que la société dans son ensemble sera *folle*... nous nous opposerons par tous les moyens à la qualification de folie, et aux conséquences qu'elle pourrait entraîner, dans le cas de membres de

l'I.S. Le critère de la raison ou de la folie, pour la psychiatrie moderne, étant en dernière analyse *la réussite sociale,* nous refusons aussi absolument la qualification de folie à propos de tout artiste moderne. » La Conférence adopte une résolution transférant à Bruxelles le bureau d'urbanisme unitaire de l'I.S., dont Attila Kotányi est nommé directeur.

Kotányi déclare alors qu'il faut se préoccuper du contrôle législatif de l'urbanisme : « Tout ce qui est construit actuellement n'est pas construit sur le terrain, mais sur la loi. » Et, à défaut, on en resterait aux maquettes. Jorn parle d'imposer une nouvelle géométrie, car il est apparent qu'il y a un rapport direct entre la géométrie euclidienne et la législation en vigueur. La séance s'achève par quelques décisions pratiques, concernant notamment la mainmise sur l'U.N.E.S.C.O.





Le même soir, à l'*Institute of Contemporary Arts*, Maurice Wyckaert a communiqué une déclaration officielle de la Conférence qui venait de s'achever, déclaration qui n'avait pas à être suivie, en un tel lieu, de discussion parce que, comme a répondu Jorn à ce public « la discussion a duré quatre jours, maintenant tout est clair et nous sommes d'accord ». De plus, la première traduction que l'I.C.A. avait fait établir pour cette soirée avait été trouvée si mauvaise, et d'une signification si altérée, que les situationnistes avaient dû faire voir que personne n'aurait l'occasion de prendre la parole ici avant qu'on leur ait apporté une traduction pleinement satisfaisante. Comme ils occupaient les lieux en force suffisante, et comme le temps travaillait visiblement pour eux, les responsables de l'I.C.A. durent s'y employer sur-le-champ, durant environ deux heures. Pendant la dernière heure, et quelque temps avant, le public déjà entièrement réuni s'impatientait. Cependant, très peu de gens sortirent au cours de cette longue attente ; davantage pendant l'excellent discours de Wyckaert. C'est que le texte avait été, finalement, très bien traduit.

Documents

RAPPORT SUR LE TERRAIN DE L'I.S.

Ce que je dois dire ici, je constate que c'est déjà assez largement discuté dans l'I.S., et donc que cela a perdu une grande part de son intérêt. Veuillez m'en excuser. Je me bornerai à trois propositions pour « situer » l'Internationale situationniste elle-même, parmi l'ensemble des autres problèmes artistiques ou politiques.

Fondamentalement, je demande que l'on considère :

a) l'I.S. comme une rencontre (qui est aussi bien passion, et dénonciation) équipée matériellement. Je mets l'accent sur « équipée matériellement » ;

b) que le stade de préparation pour l'équipement de base (stade que vous pouvez qualifier de pré-situationniste, ou pré-artistique, etc.) est contrôlé par l'automatisme capitaliste ;

c) que l'équipement de base, c'est l'instrumentation des facultés situationnistes.

Attila KOTANYI.

INTERVENTION DE J. NASH (SUEDE)

De ce que j'ai entendu jusqu'à présent, je retire l'impression qu'un certain pessimisme existe dans l'I.S., et ce pessimisme s'est exprimé très fortement dans la déclaration de la section allemande. Nos expériences scandinaves montrent cependant que de petits groupes, avec une force explosive, et une véritable théorie d'action, peuvent faire beaucoup plus qu'on ne l'imagine en Angleterre, en Allemagne ou en France. J'ai travaillé plusieurs années avec les organisations culturelles ouvrières. On a créé, dans les pays scandinaves, un notable bien-être économique pour la classe ouvrière. Mais on ne sait évidemment pas à quel but culturel pourrait servir ce bien-être économique, puisque ceci poserait la question du sens de la vie. Alors, en attendant, on sert aux ouvriers la culture confectionnée par le capitalisme, puisque c'est la seule. On sait bien que ce ne sont que les produits du capitalisme culturel mais, dans la démocratie moderne, l'aile gauche a un très grand intérêt à organiser la distribution de ce produit. Et naturellement, n'a rien à gagner à une véritable création.

Avec l'I.S., il serait possible de former des groupes restreints mais dotés d'une grande force de pénétration, qui sauraient faire apparaître des possibilités de création ; de même que les communistes ont organisé des

équipes de choc simplement pour développer les possibilités de consommation culturelle.

J'ai été moi-même pendant trois ans dans la direction du syndicat des ouvriers métallurgistes. Il y a deux ans, j'ai assisté à un grand congrès de toutes les organisations syndicales scandinaves. Quelqu'un a fait savoir que les caisses de grève n'avaient pas servi depuis dix ans, parce qu'il y avait un plein-emploi permanent et pas de grève. La Suède avait même importé 60.000 ouvriers étrangers. Dans ces caisses de grève il y avait trente millions — en *Deutsche Mark* — et on ne savait que faire de cet argent. C'était là le gros problème de cette assemblée.

L'I.S. est la première organisation dans laquelle les groupes dont je parle pourraient collaborer, pour la subversion de tout cela. Il faut employer ce bon vieux système de l'infiltration : il n'y a pas de meilleur moyen. Je propose que nous ayons des membres secrets, et prêts à travailler illégalement dans diverses sortes d'organisations : dans les ministères culturels, dans l'U.N.E.S.C.O., les gouvernements, les syndicats, les journaux, la radio, la télévision, et partout où il faudra.

Le secret donnera rapidement à ces agents une liberté d'action beaucoup plus grande que s'ils étaient connus parmi les membres officiels de l'I.S. Ces méthodes, qui entre autres choses adaptent certaines expériences de l'anarcho-syndicalisme, seront très efficaces.

Jörgen NASH.

RESOLUTION SUR LE BUREAU D'URBANISME UNITAIRE

La IVe Conférence *constate* que le « bureau de recherches pour un urbanisme unitaire », ouvert en 1959 par l'I.S. à Amsterdam, ne peut y être maintenu, les situationnistes qui en avaient la charge ayant dû être renvoyés parce qu'ils s'étaient engagés dans des entreprises radicalement ennemies de l'I.S., et réactionnaires ;

convient de nommer d'autres situationnistes pour assurer le développement du travail de recherche et d'application de l'U.U.

La Conférence *décide* que l'I.S. délègue A. Kotányi à la direction de son bureau d'urbanisme unitaire, responsable devant elle ;

fixe le siège de ce bureau à Bruxelles.

Londres, le 28 septembre 1960.

DECLARATION FAITE AU NOM DE LA IVe CONFERENCE DE L'I.S. devant l'Institute of Contemporary Arts

Mesdames, Messieurs,

L'I.C.A. a annoncé ici une déclaration du mouvement « *International Situationism* », ce qui est une erreur par rapport aux termes de l'acceptation que nous avions communiquée à l'I.C.A.

Il n'y a pas de situationnisme. Pas de doctrine appelée ainsi. C'est une expérience pratique que nous appelons situationniste, et qui est organisée en mouvement international discipliné. Si vous avez compris maintenant qu'il n'y a pas de situationnisme, avec cela déjà vous n'avez pas perdu votre soirée. Si, en plus, vous comprenez quelque chose d'autre, alors vous partirez d'ici avec un bénéfice supplémentaire.

D'abord, considérez qu'aucune des œuvres que nous pouvons faire maintenant n'est parvenue au stade situationniste. Nous nous proposons seulement de réaliser bientôt, collectivement, les premiers ensembles pré-situationnistes. Le mouvement situationniste peut être considéré comme une nouvelle passion munie d'un équipement matériel. Nous sommes la nouvelle révolution. Tout le passé révolutionnaire, abandonné ou détourné par d'autres, à qui pourrait-il appartenir, sinon entièrement à nous ?

Nous ne voulons pas faire un usage artistique du langage autour de problèmes artistiques qui sont plus profonds. Nous nous intéressons surtout à des actions. Si l'on supprime le bavardage, le résultat sera au minimum la construction de villes passionnantes. Nous sommes capables de créer des ambiances, et de libérer le comportement des gens de l'ennui où vous êtes.

Mesdames, Messieurs,

La IVe Conférence de l'Internationale situationniste a groupé les représentants de nos sections d'Allemagne, France, Danemark, Suède, Hollande, Belgique, Hongrie, du 24 septembre à ce jour, à Limehouse, dans la salle de la British Sailors Society. Nous regrettons que la section britannique ait été empêchée d'être représentée cette fois par la scandaleuse arrestation d'Alexander Trocchi aux Etats-Unis.

Je vais vous donner lecture du manifeste soumis à la Conférence de l'Internationale situationniste, et adopté à l'unanimité.

(*Le manifeste lu à la suite a paru dans le précédent numéro de ce bulletin.*)

Maurice WYCKAERT.

Voir aussi, dans les Renseignements situationnistes, la résolution de la Conférence de Londres sur l'emprisonnement d'Alexander Trocchi.

PRÉFACE A L'UNITÉ SCÉNIQUE " PERSONNE ET LES AUTRES "

« Nous ne voulons pas travailler au spectacle de la fin du monde, mais à la fin du monde du spectacle. »

Notes éditoriales d'*Internationale Situationniste* 3.

Nous l'a-t-on répété ? Nous l'a-t-on prédit ? Le théâtre est mort. Considération dépourvue d'intérêt dès lors que nous écrivons « pour le théâtre » ! Les metteurs en scène pratiqueront la respiration artificielle de ces textes, inopportuns pour le moins, infaillibles pour le pire. Quant à l'auteur, lequel n'aurait pas sa petite idée du cadavre ainsi que l'ont les vieilles dames à l'annonce de la noyade du voisin du dessous ? Chacun en étant à ce point, le théâtre a la partie belle pour qui, tous et personne, se donne pour règle d'offrir, en guise de solennité funéraire, « la » pièce qui, définitivement, plongera cet art dans l'oubli.

Avec trop d'évidence, ce premier texte n'échappe pas à la tentation de ce rite. On a écrit sur des tombeaux. Cela est trop visible et laisse peu de place pour dire, contre toute certitude dont ne manquera pas de s'affubler l'avant-garde, ce qu'on a réellement tenté de faire. Eh bien oui ! Qu'ai-je voulu faire ? Et pourquoi d'abord : unité scénique ?

Après Brecht, et le dadaïsme, et la vogue de Beckett, il serait indécent de découvrir l'anti-pièce ou des procédés archi-connus. Il serait non moins indécent de croire à des conséquences plus vastes. Cette réanimation peut être passionnante ou secondaire ; elle ne se hissera jamais à la hauteur de ces découvreurs. Se réclamer de Brecht ou d'autres manifesterait, non seulement une certaine impudeur, mais une tentation plus subtile : celle de la nouveauté patiente, la notion d'une recherche appliquée, comparative, studieuse et, finalement, illusoire : le Dr Faust n'est rien moins que l'élève de Satan. D'où le didactisme, volontaire ou non, des pièces d'avant-garde !

L'unité scénique, elle, n'a que ses emprunts à faire valoir, qu'ils soient patents ou qu'ils aient été suggérés par d'autres formes d'art en décomposition (tel le roman, genre littéraire épuisé, mais genre promis à la plus grande fortune si on le représente tel quel à la scène). L'unité scénique, c'est d'abord un roman. Pas transposé, bien sûr. Tout le contraire ! Un roman représenté. C'est-à-dire la projection à la scène de ce curieux mélange entre un style de vie, nulle part atteint ou seulement effleuré, et l'asymétrie de nos actes, le hiatus quotidien des situations. D'une part, le style de vie dialogue devant nous et, de l'autre, ces gestes, ces décisions, ces rencontres et ces départs ne sont pas positivement exprimables en lui : voilà ce qu'est l'unité scénique, une fois faite la part des partis-pris ou incidents de la représentation (tel la suppression de l'entr'acte).

Quatre éléments constituent l'unité scénique. Tous concourent à la vision globale du spectacle, quel que soit le moment du dialogue ; aucun n'est étranger à l'articulation de ces dialogues, à leur progression (en dehors de toute dramatisation), à leur efficacité linéaire, celle-ci étant plus profonde à

mesure que chaque spectateur saisit que sa vie est représentée devant lui, non plus à travers une action quelconque ou des moyens scéniques éprouvés, mais du fait que ces dialogues isolent en lui deux totalités : ce qui se dit et ce qui se fait.

1. *Pulvérisation de l'intrigue :* jusqu'ici, la dramatisation théâtrale reposait avant tout sur la singularité du personnage et le plus ou moins grand pouvoir qu'il avait d'agir, à mesure des situations, comme s'il se répétait lui-même. Un personnage efficace, théâtral, est d'abord un personnage répété. La cohérence de l'intrigue masquait ainsi une dialectique plus ou moins consciente qui se développe effectivement dans chaque personnage dès lors qu'il veut bien s'avouer — ou qu'on l'y pousse — qu'il pourrait être aussi bien un autre personnage. Point n'est besoin de recourir au dédoublement de la personnalité ou à l'examen multiple de la vérité du personnage, comme l'ont tenté Pirandello ou Strindberg. La véritable intrigue est celle des consciences : elle est la singularité interchangeable des personnages. L'unité scénique n'est donc en rien dramatique (si on entend par intrigue la progression des personnages vers un « destin »); elle est dialectique parce que son ambition tend à la représentation totale de tous les instants d'une action représentée, contre ou malgré leur ordre chronologique.

2. *Fonctions cycliques des personnages :* distancer l'action sur la scène ne serait saisi du spectateur qu'à la condition de ne rien perdre de ces personnages toujours nouveaux à eux-mêmes. Si nous concevons un laps de temps scénique durant lequel tous les personnages de l'unité scénique demeurent devant nous, occupés ou non, à qui il est interdit d'entrer ou de sortir de la scène, intervenant en dehors du dialogue exécuté par d'autres, alors la fonction du personnage s'éloigne à la fois de ce qu'il représente et de ce qu'il a fait ou fera dans un autre dialogue qui le concernerait, dans un autre laps de temps. C'est la fonction cyclique du personnage. Elle est aussi distante de sa passion que de celle du spectateur. Il s'agit d'un rôle émerveillé de ne plus être seulement un rôle, et qui accentue la distorsion, existant à l'état réel, dans la vie de tous les jours. Entre ce que nous disons et ce que nous faisons, nous sentons bien qu'il n'y a jamais identité ou même identification — mais le théâtre, jusqu'ici, avait pour but de nous faire croire le contraire. L'unité scénique n'est rien qu'un démenti — et le plus absolu qui soit : celui du quotidien par les moyens du quotidien (car personne n'échappe au quotidien).

3. *Participation et style de vie :* ce qui est porté à la scène relève du style de vie (en fait, de l'inaccessible si l'on considère vraiment la vie). Ces actions posées, apparemment dans le hasard, les personnages n'y sont pas préparés. Tels ceux de Tchékov. Mais la dimension nouvelle accordée au temps scénique, la suppression absolue de l'intrigue rendent impossible — au-delà de ce que Tchékov tentait — la participation du public. Il ne faut rien en attendre : ni catharsis, ni démonstration brechtienne, etc. Ce sont des personnages qui n'expriment rien d'eux-mêmes, sinon par d'autres, comme nous n'exprimons rien de nous-mêmes que par ce qui nous concerne le moins. Ils appartiennent à une vie terrible, aliénée, indéniablement fausse et que n'importe lequel d'entre nous vit du matin au soir.

4. *Dialogue et temporalité :* le dialogue ici n'a pas le pouvoir du rêve. Il a seulement celui qu'on retrouve en sortant d'un spectacle, et qui est celui où chacun cherche à se rassurer sans être convaincu d'avoir à l'être, comme si les mots échangés après coup conjuraient nos actes. Le dialogue a donc ici la valeur et la non-valeur de la communication, selon les cas. Il modifie l'existence en la mettant hors de portée des actes fomentés par lui, et qui

plaident, à tout instant, l'épargne qu'on en pourrait faire. Le dialogue, seul support de l'unité scénique, serait, à sa limite, une prise directe, mais invivable, de l'affectivité la plus profonde constamment opposée à la répétition cyclique de ces actes ou épisodes. Par eux, les personnages cessent de posséder une importance vraiment scénique. Ces épisodes nous deviennent, non familiers, non plus proches, mais plus déchirants parce que nous ne voudrions plus les vivre, et qu'en fait nous le pourrions ; si le quotidien ne mettait la communication entre parenthèses — comme entre deux sommeils.

André FRANKIN.

LA CRÉATION OUVERTE ET SES ENNEMIS

1

« *Bien des gens n'eussent jamais été connus, si d'excellents adversaires n'eussent pas fait état d'eux. Il n'y a point de plus haute vengeance que l'oubli ; car c'est ensevelir ces gens-là dans la poussière de leur néant.* »
Baltasar Gracian. *L'Homme de Cour.*

« J'ai toujours considéré l'Internationale situationniste comme l'une de ces erreurs intellectuelles que l'on doit abandonner à la durée qui finit par émietter et éparpiller ses propres cadavres. J'ai toujours eu en horreur les exploiteurs des découvertes des autres, qui ne se justifient que par les synthèses qu'ils effectuent. J'ai raison de considérer les situationnistes comme des sous-marxistes de vingtième zone remplis de formules troglodytes anti-culturelles. L'ex-peintre du mouvement Cobra dont les principes n'ont abouti à rien (*c'est de moi qu'il s'agit, Asger Jorn*), qui ne reproduit que de l'abstrait lyrique de quatrième zone ou du cinquième ordre, et qui ne s'est manifesté d'une façon cohérente qu'après cette guerre, en 1948, avec la formation de Cobra, inspiré par Bjerke Petersen, auquel Richardt Mortensen, Egler Bille et Egill Jacobsen ont apporté leur appui avant lui ; et dont l'apport même dans son propre pays est resté sans importance réelle (car il y a des artistes qui, s'ils ne dévoilent rien sur le plan international, appliquent des créations forgées ailleurs dans un cadre national), je lui conseille de s'en tenir à la peinture, non parce que j'estime ses tableaux, mais parce que j'ai lu ses œuvres « philosophiques ». L'art abstrait, surtout celui d'un fabricant préfacé par Jacques Prévert, le Paul Géraldy du surréalisme, doit se vendre bien et passionner

toutes les midinettes. Ma conception culturelle et ma création m'imposent d'être rigoureux dans mes écrits. J'ai déjà assez de difficultés pour être responsable seulement de mes propres écrits, où il n'y a aucune phrase fausse, aucun jugement à reprendre. » Pour toutes les raisons qu'il expose ainsi, je comprends parfaitement que le lettriste Maurice Lemaître ait laissé à un écrivain à gages le soin de remplir en petits caractères très serrés 136 pages de sa revue, *Poésie Nouvelle* n° 13, avec une étude sur l'Internationale situationniste.

L'étendue énorme de l'ouvrage est son unique caractère exceptionnel, ce qui s'explique aisément. Un effort d'invention et de compréhension, comme je pense l'avoir montré dans mon étude sur la valeur, ne peut être payé à l'heure, et par conséquent n'a pas de mesure objective en argent. Les habitudes du salarié industriel ont évidemment pénétré certaines couches à la frontière de la vie intellectuelle, et par exemple le journalisme de routine est payé à la ligne. Mais il est évident que l'intérêt de ce type de travailleurs est d'augmenter la vitesse et la quantité de sa production au détriment de la qualité. Ceci se voit surtout dans la pauvreté des informations, car celles-ci doivent être réunies dans un temps qui n'est pas payé. Et dans le niveau d'un pareil travail, qui implique que les bailleurs de fonds satisfaits à si bon compte ont une intelligence inférieure et très facilement comblée. Les « raisons stratégiques » dont Lemaître fait état, et qui l'ont forcé à commettre une telle imprudence, restent obscures. Si, comme il le dit, il avait « écarté l'idée de s'expliquer sur l'I.S. » lui-même, il eût mieux valu laisser tomber carrément le sujet, ou bien confier le travail à un homme de culture. Parce que *Lemaître, en tant qu'entrepreneur, est complètement responsable* du travail de son tâcheron.

Dans *Internationale Situationniste* numéro 4, j'avais dévoilé le système, la grammaire idéologique de Lemaître, en précisant que c'était une optique subjective de positions établies par rapport à Lemaître lui-même, et non un système objectif. Lemaître avoue ses ignorances et son manque de créativité scientifique (p. 74). Comment peut-il alors prendre ma constatation pour une insulte ? Il est indiscutable que ma critique du concept marxiste de la valeur est strictement scientifique, et c'est, du reste, la première critique complète qui en ait été faite. Lemaître l'appelle du « sous-sous-sous-marxisme ». Et pourquoi pas ? Il faut cependant noter que Lemaître a reconnu et mis en valeur les caractères scientifiques dans le travail expérimental de l'I.S. puisqu'il a pu traiter ce sujet sur 136 pages sans se sentir jamais obligé de mentionner un seul nom des participants de cette expérience. C'est de l'objectivité pure. Lemaître a joué sur la loi des grands nombres. Les multiples citations qu'il attribue indistinctement à quelqu'un qu'il appelle « le situationniste » sont prises dans les écrits d'exactement *dix* de nos camarades (les déclarations collectives de l'I.S. n'étant pas en question ici : ce chiffre s'applique aux seuls textes qui se trouvaient signés individuellement par leurs auteurs).

Lemaître est pris au piège entre l'absolu et le système de mesure de la géométrie euclidienne classique, comme le marxisme l'a été. Il le pousse seulement jusqu'aux drôleries involontaires, comme celle de vouloir distinguer des gradations d'éternité. Il prétend (p. 56) être capable de s'assurer une victoire « plus éternelle » que n'importe qui !

D'ailleurs, lire Lemaître, c'est très drôle. Le caractère post-marxiste inspiré par l'organisation des ouvriers luttant pour améliorer leur situation économique est nettement visible à la base de l'érotologie pratique que Lemaître a mise au point en plusieurs gros livres. L'effort ainsi présenté pour organiser un syndicat des gigolos, systémati-

ser la lutte pour l'augmentation de leurs salaires, et améliorer notablement leur technique pour satisfaire les passions, même les plus dramatiques, de leurs clientes, est une honnête entreprise réformiste, de défense du niveau de vie dans des emplois existants du cadre économique actuel. Lemaître avait admis naguère que cette éducation serait impuissante au stade situationniste du prodige, mais il n'a pas su tirer parti de cette intuition. L'homme peut naturellement, s'il fait vraiment des efforts, être considéré comme producteur, et la femme comme consommateur dans le processus érotique, si leurs relations restent sans conséquence. Et si le nombre des naissances de garçons diminuait considérablement par rapport à celui des filles, ceci pourrait ouvrir des perspectives qui mériteraient des considérations économiques. Mais il est impossible de considérer la jeunesse comme étant plus producteur que consommateur ; et parfaitement contre l'intérêt de la jeunesse de diminuer sa consommation sur le plan culturel, au moyen de la réduction des années scolaires réclamée par Lemaître, afin de la lancer plus vite dans la production, même si cela pouvait intéresser l'industrie. La lutte de Marx dans ce domaine restera pour toujours d'une valeur passionnante, et notre but est de confirmer le droit, non seulement pour la jeunesse, mais pour tout individu, de se réaliser suivant ses désirs libres dans une création et consommation autonomes. Le foyer d'un tel développement pourra être d'abord l'U.N.E.S.C.O. au moment où l'I.S. en tiendra les commandes ; un nouveau type d'universités populaires, détachées de la consommation passive de l'ancienne culture ; enfin, des centres utopiques à édifier qui, par rapport à certains aménagements actuels de l'espace social des loisirs, devront être plus complètement libérés de la vie quotidienne dominante et, à la fois, fonctionner comme des têtes de pont pour une invasion de cette vie quotidienne, au lieu de prétendre à s'en séparer.

Vue comme œuvre littéraire, comme farce à la Rabelais, la théorie économique de Lemaître, avec la révolte de la jeunesse prise comme caricature de la pensée révolutionnaire et socialiste au vingtième siècle, aurait été un excellent livre. Mais au moment où Lemaître montre qu'il la prend au sérieux, il est un démagogue. Un des trucs classiques des démagogues est d'ameuter les gens contre des dangers qu'ils connaissent tous, et qui les excitent, mais qui sont devenus inoffensifs. Depuis la guerre, c'est la mode de crier au fascisme à tort et à travers, alors que l'on prépare de nouveaux conditionnements socio - culturels, alors que les nouveaux dangers idéologiques paraissent inoffensifs : et d'abord, le *réarmement moral* par toutes les variantes de fanatisme néo-religieux. Loin de « méconnaître le pouvoir de sa méthode », comme dit Lemaître, je la reconnais, je la dénonce, je lui déclare la guerre.

Je préfère la méthode contraire. Et l'unique considération que je puisse accorder à Lemaître, à son valet de plume, à ceux qui pourraient adhérer à leur système de pensée, ou bien plus probablement le reprendre et l'utiliser sans eux, c'est de citer les phrases auxquelles je m'oppose absolument. On peut lire dans ce numéro 13 de *Poésie Nouvelle :*

« Mon échelle de mérites basée sur les œuvres ou les actions qui améliorent la condition humaine place à leur rang inférieur les pratiques courantes *provisoires*. Je crois que sur le plan quotidien le « non-être » formulé par certains philosophes existentialistes est vrai : *nous ne sommes qu'une masse* de déchets ayant des possibilités de choix acquises et limitées. Mais ce qui distingue mon système est que, pour moi, la seule liberté, qui est minime, réside dans la minuscule invention ou découverte de quelque être rare qui s'appelle le « novateur », que les autres humains ne peuvent que suivre dans le domaine de sa révéla-

tion, comme ils ont suivi jusque-là le « moins bon », l'inférieur. » (p. 116).

« J'ai toujours cru, de nouveau, à tort ou à raison, pouvoir *quelquefois* mieux utiliser les énergies de mes semblables qu'eux-mêmes. » (p. 44).

« Ils devraient me faire confiance et me suivre, au lieu de rester à jamais en arrière. » (p. 29).

« Les religieux juifs peuvent prétendre que personne n'est allé plus loin qu'eux tant que le Messie n'est pas arrivé. Les chrétiens ont raison d'affirmer qu'ils n'ont pas été surclassés tant que leurs semblables n'ont pas été sauvés de leur misère, et tant qu'ils n'ont pas assisté à la résurrection des morts... *A ce niveau général, je donne raison à ces groupements* qui défendent certaines valeurs essentielles et que j'espère dépasser honnêtement en leur offrant ce qu'ils cherchent : le Messie, le salut humain, la résurrection des morts, la Gnose. » (p. 28).

« Les situationnistes, en sous-troglodytes qu'ils sont, ne veulent plus rien conserver... rejettent non seulement le futur des disciplines culturelles, mais aussi le passé et le présent, au nom d'un bavardage pseudo-utopique invertébré, infantile et arriéré... finalement la recherche des disciplines de la connaissance rejettera et punira nos réactionnaires ignorants, comme elle en a rejeté et puni d'autres dans le passé. » (p. 63).

Je crois que ces extraits du *Mein Kampf* de Lemaître suffisent pour éclairer sa tendance principale envers *« l'art dégénéré »*. Quant aux menaces, ceux qui s'aventurent à en faire usage ne sont pas toujours ceux qui disposent des capacités de sanctions les plus étendues. Et nous ne sommes pas le moins du monde découragés de cette vie « provisoire » à construire parce qu'un Lemaître nous avoue (p. 123) qu'il a « une grande horreur de sa personne vivante ». C'est bien son problème ! Il dit aussi qu'il préfère Malraux aux situationnistes (mais arrivera-t-il à être *payé de retour* ?). En tout cas, je lui laisse Malraux. Et pour rien.

2

« Je suis très triste, mais malgré tous mes efforts, M. Mesens ne veut pas publier PIN. *Même quand je lui ai dit que nous ne voulions pas d'argent, il a ri et a dit que, s'il le publiait, il nous faudrait lui donner de l'argent, mais qu'il n'en avait pas l'intention. Il l'a lu attentivement mais il ne l'a pas aimé. Il dit qu'il aurait été plus actuel il y a vingt-cinq ans, mais que maintenant nous ne rencontrerions pas beaucoup de compréhension...*

*Il y a encore autre chose : il y a des imitateurs, par exemple, les lettristes à Paris, qui copient l'*Ursonate *de Hausmann et de moi, et ne nous mentionnent même pas, nous qui l'avons fait vingt-cinq ans avant eux, et avec de meilleures raisons.* »

Kurt Schwitters. *Lettre du* 29-3-47, citée dans *Courrier Dada.*

Quelles armes Lemaître envisage-t-il d'employer ? Ici, il tombe dans la théorie psychiatrique d'un petit Suisse appelé Karl Jaspers qui, dans sa perspective, atteint une « grandeur » égale à celle de Moïse et de Platon (p. 66 et p. 80). Dans la perspective de Lemaître, ce Jaspers est devenu énorme, parce qu'il est plus près de lui dans le temps et

les idées. L'énormité de Jaspers, qui a mérité d'être considéré comme un des plus fameux imbéciles de notre siècle, est d'avoir postulé, avec toute l'autorité de la psychiatrie non-scientifique, que tout individu qui n'est pas un imbécile comme lui, est un malade mental, et par ce fait un danger public que la société doit pouvoir se permettre d'enfermer et de soigner. Lemaître a amplifié cette idée à la dimension mondiale : tout le monde serait malade ; une thérapeutique intégrale serait nécessaire et pleinement justifiée ; et le thérapeuthe, ce serait lui (citation : « ... seul à avoir proposé une thérapeutique *intégrale* capable de guérir la maladie permanente de la jeunesse et de l'histoire du monde. », p. 55).

Mais qu'est-ce que cette maladie permanente de l'histoire du monde ? C'est sa jeunesse, et rien que cela. Dans la phase de jeunesse, chaque individu ou groupement possède une volonté fantastique, en rapport avec des capacités minimes et une connaissance nulle. L'âge adulte possède une puissance réelle plus forte que sa volonté, qui s'est soumise à la routine des actions. La fatigue du vieillissement se compense par l'expérience, la connaissance, qui domine la puissance et la volonté. En proposant la Gnose pour le sauvetage de la jeunesse, Lemaître propose seulement une méthode de vieillissement rapide, de même qu'il propose à la jeunesse d'engager aussi vite que possible sa volonté dans la volonté de puissance sociale, prisonnière du cadre existant.

Précisément, Lemaître reproche aux situationnistes de ne pas suivre la règle de son jeu : « Autant de formules mythiques et mystificatrices, qui interdisent leur classement et leur intégration dans le domaine du Savoir, empêchant aussi l'établissement des rapports historiques nécessaires entre dépassé-dépassant et dépassant-dépassé. » En effet. Fermement assuré de sa succession linéaire, de sa petite hiérarchie, etc., aveugle à tout le reste, Lemaître crie que les situationnistes ne l'ont pas dépassé et sont à placer bien moins haut que lui. Et alors ? Mon ami le poète danois Jens August Schade me disait un jour : « On peut tomber si bas que la chute devient une montée. » Il n'y a rien de mystifiant dans notre comportement. Je n'ai



jamais eu envie de vous dépasser, Lemaître et Compagnie. Nous nous sommes croisés : c'est tout. Et nous allons maintenant nous éloigner du même mouvement que nous nous sommes approchés, sans que cette rencontre ait eu la moindre importance.

L'exemple léninien des troglodytes est également très mal choisi. Le conflit de Lénine avec les futuristes russes n'est qu'un exemple dans une crise générale et un détournement de la révolution auxquels Lénine a contribué avec son attaque trop pressée et superficielle contre le gauchisme considéré comme « maladie d'enfant », et non comme maladie de l'enfance, de l'espoir.

D'ailleurs, je suis assez vieux pour me souvenir de l'époque où Lénine lui-même était considéré comme un troglodyte par tout le monde. Un jour, je serai probablement employé, quand je serai mort, comme anti-troglodyte contre quelqu'un.

Lemaître s'affole à l'idée que le temps pourrait abolir les références culturelles démodées qu'il a trouvées, ou fait relever par son scribe spécialisé, dans les bibliothèques publiques. Mais chacun sait que, comme réalité vivante, la culture est ce qui reste quand on a oublié tout ce que l'on avait appris. Rien n'est pire que la sottise combinée à une mémoire à toute épreuve. Ceci sans vouloir discuter la faible qualité, les lacunes et le bluff dans le *digest* d'encyclopédisme du *brain trust* de Lemaître.

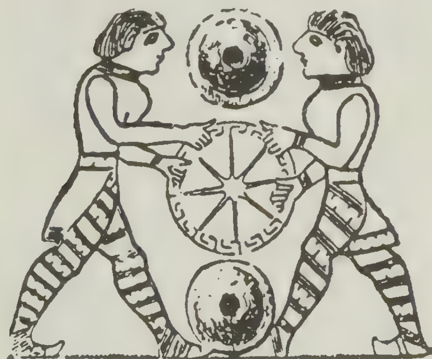
Lemaître semble dédaigner la valeur expérimentale que nous avons reconnue au mouvement lettriste, autour de 1950, dans deux ou trois secteurs de la culture. Il dit que l'aspect expérimental, dans le lettrisme, a été réel mais négligeable en comparaison de sa valeur essentielle : un système de création. Ainsi, il crache imprudemment dans sa seule assiette, car nous considérons, et l'histoire considérera avec nous, tout ce qu'il appelle sa « création » comme absolument nulle et non avenue. Parce que Lemaître croit que c'est son rêve solipsiste de création qui doit être reconnu comme la seule valeur historique, il s'étonne que, par exemple, nous ne reconnaissions pas l'importance de la poésie lettriste. Mais c'est que cette poésie n'a d'importance comme création artistique qu'en fonction de la systématisation « créatique » arbitraire et intransmissible de Lemaître. Bien que l'ensemble du mouvement lettriste ait tenu quelque temps le rôle d'une réelle avant-garde dans une époque donnée, la poésie onomatopéique qui en fut la première manifestation, venant plus de vingt ans après Kurt Schwitters, n'avait évidemment rien d'expérimental.

Le cas lettriste d'ailleurs n'a rien d'unique, sauf à Paris. Cependant, Lemaître est si borné géographiquement qu'il mesure sans rire les influences comparées de l'I.S. et de groupuscules qui se sont manifestés six mois sur la Rive Gauche, et dont il est resté quasiment seul au monde à savoir ce que ce fut ; et il les mesure aux « articles à la une » que peuvent dédier les journaux parisiens quand ils sont habilement sollicités, ou au fait de « remplir Paris des affiches de leur nom » (p. 41). Ce Lemaître, prêt à toutes les concessions pour faire connaître ses découvertes qui, comme on l'a vu, sont à vendre à tous les mystificateurs en place, chrétiens ou autres, prétend qu'il a bien le temps d'être compris, et ne s'interroge pas sur les raisons de cette incompréhension totale, de ce refus de tout le monde, à propos de ses mirifiques créations. Le lettrisme a surgi il y a quinze ans, il ne choisissait pas d'ennemis dans la société, il voulait convertir tout le monde. Et il a présenté sans relâche la démonstration (sous-cartésienne) de ses dogmes tout au long d'une vingtaine de livres. Pourtant, il est resté extrêmement peu connu. Et Lemaître ne veut pas s'avouer que le surréalisme ou le symbolisme, pour reprendre ses exemples, quinze ans après leur apparition, s'étaient déjà largement imposés dans la culture ; alors que ces mouvements sont apparus dans des époques beaucoup moins avides que la nôtre de la nouveauté en tout domaine, et alors que des idéologies culturelles beaucoup moins décomposées que celles d'aujourd'hui les combattaient au nom de la conservation d'un ordre passé. Ainsi le parallèle allemand de cette anecdote de la « pensée lettriste », systématique, para - dialectique et ennuyeux à mort, s'appelle Max Bense. Ils sont également typiques de l'époque. Que voulez-vous ? Ils sont d'une grande utilité comme classeurs de valeurs. Mais de valeurs sans actualité. En termes de culture américanisée, ce sont les *gadgets* des Arts Ménagers de l'esprit.

3

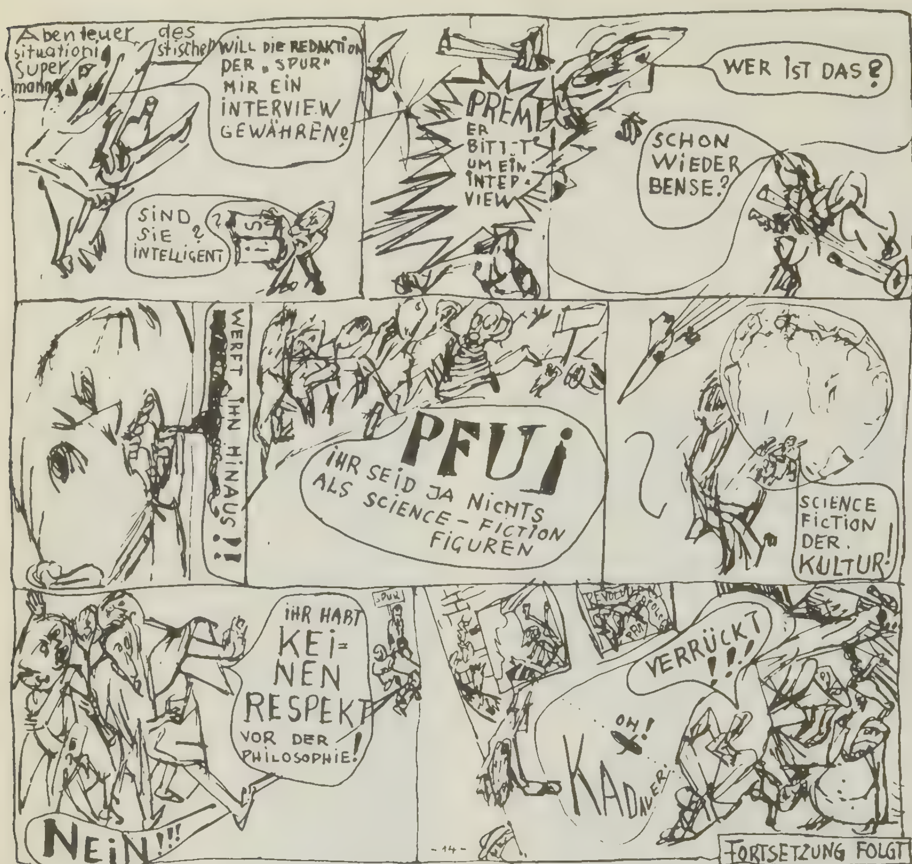
> *« Il faut bien peu de temps pour créer un matériel qui manque, beaucoup plus pour former du personnel. Et si une erreur a été commise dans la production de matériel, elle se répare, au besoin en détruisant la machine inutile et en la passant par profits et pertes. Un homme, une fois formé, ne se détruit pas ; il est prêt, pendant quarante ans, à exercer l'activité qu'il sait faire... »*
>
> Alfred Sauvy. *De Malthus à Mao Tsé-Toung.*

La perspective chinoise n'est pas la culture chinoise. Mais c'est une optique valable et importante. L'humanité vivante, réelle, couvre à tout moment à peu près deux siècles, le plus vieux ayant cent ans environ, et certains parmi les nouveaux-nés étant destinés à vivre aussi longtemps dans le futur. Il y a une tension perpétuelle entre ces deux extrêmes temporaires de l'humanité. Le cycle de cette roue de la vie, ce



retour perpétuel, est une révolution permanente sur laquelle mille réflexions ont été faites depuis les Summériens, les bouddhistes, Platon, Schopenhauer, Nietzsche, et cela peut continuer. L'aboutissement de cette voie de la pensée à l'idée d'un seul tour orienté du déroulement de l'histoire, depuis un commencement unique jusqu'à une fin définitive et irréversible, c'est le zoroastrisme. Qui a transmis cette optique dualiste et cette orientation unilatérale au judaïsme, au christianisme, à l'islam ; en même temps qu'elle est passée dans le mithraïsme, le manichéisme et le gnosticisme. Il est évident, après les confessions gnostiques de Lemaître, qu'il n'est pas capable de comprendre le dynamisme dialectique du bouddhisme, mais qu'il suivra le dualisme ; et que son appel à la jeunesse n'est qu'un simple détournement de mineurs, classique et traditionnellement occidental. Ainsi, je regrette d'avoir cru détecter les possibilités d'un système inédit, et relativement créatif en ce sens que l'application de la perspective chinoise dans la dimension du temps, et en Occident, aurait donné quelques résultats assez imprévisibles. Ceci rend le système de Lemaître encore plus simple. Il n'est rien que du néo-Sorel. J'avais cherché plus loin. Le fait de prendre souvent Lénine comme témoin de ses arguments, comme le fait de prêter l'origine de ces perspectives à Fichte, au lieu d'avouer que Sorel — qu'il reconnaît d'ailleurs avoir lu — en est l'inventeur, indiquent que Lemaître a plus puisé à cette source qu'il n'a l'intention de l'avouer publiquement. La perspective chinoise de Lemaître est appauvrie jusqu'à l'idéologie sorelienne, dont on connaît la postérité.

L'astuce de Sorel était d'avoir étudié la formule de l'ascendant psychologique du christianisme, et d'avoir transporté la croyance dans



" Les aventures de Superman-le-Situationniste ". Comics de SPUR n° 2.

le point zéro du futur (la fin du monde et l'ouverture vers le paradis inconnu) à un système purement technique. On se trouve alors capable de remplacer la fin du monde chrétienne par n'importe quoi : la grève générale, la révolution socialiste, ou, ce qui est plus moderne, l'homme qui appuie sur le bouton des missiles atomiques. On assure également la punition de tous ceux qui ne marchent pas droit dans cette perspective, en usant de la formule-clé de tous les événements historiques de notre siècle : l'accusation de *trahison* (de quoi ? du système). Quand je me suis opposé (dans *La Roue de la Fortune*) aux exigences mythologiques de Benjamin Péret, qui est à présent si haut dans l'estime de Lemaître, c'était parce que, pour moi, tout art est une multitude infinie de créations mythiques, et parce que j'oppose la créativité libre au retour à la croyance en un seul mythe, ou système de mythes, imposé. Ici, j'oppose l'idée des paradis multiples à celle que chérit Lemaître : le paradis unique, charogne idéologique encore une fois exhumée. Je ne pense pas que l'attitude de Péret à ce sujet ait jamais pu approcher une bêtise comme celle de Lemaître, mais alors je voyais venir le péril ; et maintenant Péret ne peut plus protester

quand Lemaître, qui l'insultait stupidement en 1952, pour « défaut de création », s'appuie sur lui.

En tout cas, personne ne peut faire un plus grand compliment au mouvement situationniste que cette confirmation de Lemaître : « Je n'ai connu aucune personne qui croie au « groupe situationniste ». Les situationnistes eux-mêmes ne sont pas situationnistes ainsi qu'ils l'ont écrit plusieurs fois. Parler d'un ensemble qui n'existe pas, c'est s'attirer l'accusation de l'avoir inventé. » Mais notre seul but est exactement de l'inventer. Nous avons tout inventé jusqu'ici, et il nous reste encore à peu près tout à inventer : notre terrain est si riche qu'il n'existe presque pas encore.

Ce que nous allons inventer, c'est l'activité situationniste elle-même. Et aussi sa définition. Lemaître, qui a la balourdise de glisser dans son pamphlet un bon nombre de propositions, d'avances et d'appels du pied parfaitement vains, prétend : « Les situationnistes et mon groupe pouvons peut-être arriver à nous entendre spirituellement sur le terrain de la « situation », autant que mes censeurs adhéreront à ma conception éthique du Créateur d'éléments — supérieur au constructeur productif des moments de la vie — et à la vision des situations culturelles intégrales, aboutissements de la Créatique — et non simplement ludiques. » J'ai déjà montré que nous avons des buts exactement opposés aux siens. Toutes les options de Lemaître sont à rejeter.

Dans une note (p. 80) où il nous enseigne l'importance d'Einstein, Lemaître a l'audace d'ajouter que « le temps est une notion extrinsèque à la situation ». Nous, cependant, à mesure que nous avançons dans l'étude des données situationnistes, nous trouvons que la question se pose d'inventer, au-delà des connaissances topologiques actuelles, une situlogie, une situgraphie, et peut-être même une situmétrie.

Lemaître s'émerveille qu'il y ait une culture scandinave distincte de l'Occident classique. La culture scandinave, c'est avant tout la culture de l'oubli, la culture oubliée et sans histoire, ininterrompue depuis l'âge de pierre, plus vieille même et plus immobile que la culture chinoise. Qu'est-ce que je peux citer de mes ancêtres, avec un si pesant héritage d'oubli ?

Je suis l'homme sans aucun mérite. Mais je suis en même temps assez malin. Les journalistes, et autres assommeurs professionnels au service de l'ordre existant, nous appellent une « génération abattue », et s'étonnent de ce que leurs coups, leur mépris, leur refus absolu de nous laisser l'occasion de manger même aussi mal qu'un ouvrier non-qualifié en chômage, aient pu nous endurcir à ce point que nous refusons de donner de gros baisers aux matraqueurs au moment où ils commencent à nous trouver intéressants. Je me rappelle l'époque du mouvement Cobra, quand C.O. Götz constatait que nos camarades allemands devaient vivre pour un dixième de ce que coûtait un prisonnier quelconque de la République Fédérale. Je connais les conditions plus qu'indignes dans lesquelles le mouvement lettriste a dû réaliser les remarquables travaux de son époque créative. Et cela continue. Un artiste allemand, dont son pays ne va pas manquer de tirer la plus grande gloire, il y a deux ans encore n'avait pas d'autre domicile que les wagons vides dans la gare de Munich. Moi aussi, quand j'ai découvert des structures systématiques dans la tendance situationniste, j'avais compris qu'il y avait là une méthode qui, exploitée en secret par nous, pourrait nous donner une grande puissance sociale directe, et qui nous laisserait le loisir de venger bien des insultes. Je n'ai même pas hésité à expliquer cette perspective à Guy Debord, qui a nettement refusé de la prendre en considération, ce qui m'a obligé à rendre publiques mes remarques. Il m'a dit alors qu'il fallait laisser ces

méthodes aux gens comme Pauwels et Bergier, et les vieilles filles mystiques, que les petites connaissances occultées ravissent. Tout ce monde rêve d'en revendre les échos, comme faisait Gurdjieff, à des disciples *fortunés.* Je sais, après réflexion, que je serais arrivé à la même attitude, exactement, qui est dans la logique de tout mon comportement jusqu'aujourd'hui ; et, du reste, la raison de notre collaboration dans l'I.S.

Or, « on pourrait concevoir mon hésitation à l'idée de livrer à la foule incohérente le secret des secrets, la création des créations », écrit Lemaître (p. 7), qui défend d'autant plus son droit au secret qu'il s'agit du secret de l'organisation de son néant « créatique ». Il se justifie par l'exemple des secrets atomiques, et autres. En fait, *le secret des méthodes transforme l'art en artisanat,* en techniques exclusives de reproduction de normes qui viennent de plus loin. Lemaître est un partisan conscient de cette survivance de la confrérie artisanale. On y accède en faisant reconnaître un *chef-d'œuvre* mémorable. Ainsi Lemaître a gardé un faible pour le premier film de Debord, uniquement parce qu'il ne l'a pas compris. Il le place froidement « dans la liste des dix meilleures œuvres de *l'histoire du cinéma* ». C'est lui qui souligne (p. 25).

Lemaître me reproche aussi d'avoir déclaré qu'il était fini. Il affirme qu'il est vivant. C'est vrai ; et je n'ai pas dit qu'il était mort. J'ai dit qu'il était *dans le coma* (dans son système). Ce qui durera probablement autant que lui. L'appropriation patiente de secrets de maîtrise — surtout quand il s'agit d'une maîtrise décrétée arbitrairement par un individu — garantit évidemment que l'on est capable de produire dans ces normes une marchandise très particulière. Mais nullement que le désir de qui que ce soit vienne jamais valoriser cette production.

Je pense, comme Lemaître, que l'homme « qui a apporté et défini l'abstrait » est Vassili Kandinsky (p. 111). Mais je ne pense pas comme lui qu'il fut un « initiateur artistique », ni que je suis un peintre abstrait. Je n'ai jamais fait que des peintures anti-abstraites suivant un courant qui est d'abord celui de Hans Arp et Max Ernst, ensuite de Mondrian et Marcel Duchamp. Kandinsky, dans *Von Punkt über Linie zur Fleche,* avait aligné l'art moderne sur la perspective de la géométrie euclidienne, alors que les novateurs mentionnés ici avançaient vers une géométrie inverse, allant du cosmos polydimensionnel à la surface, et de la ligne jusqu'au point. La technique du *dripping painting* révèle l'absurdité de l'attitude de Kandinsky. Si l'on travaille tout près de la toile, l'écoulement des couleurs fait des surfaces, des taches ; mais si l'on met une distance entre la toile et la source de l'écoulement, la couleur se met à faire des lignes. Mais si l'on ménage encore plus de distance, la couleur se divise en petites gouttes qui ne font que des points. C'est exactement comme les éléments dans la perspective. Ils commencent comme des masses et disparaissent à l'horizon comme des points. Kandinsky commençait dans l'horizon, dans l'abstrait, pour arriver où ? Moi j'ai commencé dans le présent immédiat, pour arriver où ?

4

« Les pensées et observations en sont entièrement neuves ; les citations n'ont pas encore été faites ; le sujet est d'une extrême importance, et traité avec infiniment d'ordre et de clarté. Il m'a coûté beaucoup de temps, et je vous prie de l'accepter et de le considérer comme le plus grand effort de mon génie. »

Jonathan Swift. *Irréfutable Essai sur les facultés de l'âme.*

Si, comme l'affirme Lemaître, le temps était une notion extrinsèque à la situation, la situlogie serait en tant qu'étude de l'unique, de la forme, identique à la morphologie. Mais on peut justement dire que la situlogie est une morphologie du temps, puisque tous sont d'accord pour définir la topologie comme étude de la *continuité,* qui est la non-division dans l'étendue (espace) et la non-interruption dans la durée. Le côté morphologique dans la situlogie est inclus dans cette définition : ce qui concerne les propriétés intrinsèques des figures sans relation à leur environnement.

L'exclusion des cessations et des interruptions, la constance d'intensité et le sens unique de propagation des processus, qui définissent une situation, excluent aussi la division en plusieurs temps que Lemaître prétend possible. Mais la confusion des idées chez un illettré comme Lemaître est bien plus pardonnable que celle qui règne entre les topologues professionnels ; et qui nous oblige à nous éloigner du domaine purement topologique pour inventer une situlogie plus élémentaire. Cette confusion s'introduit justement dans la formule de l'orientabilité qui, en réalité, n'est que l'adaptation à la dimension du temps. E.M. Patterson explique que « l'idée d'orientabilité dérive de l'idée physique qu'une surface peut avoir un ou deux côtés. Supposons qu'autour de chaque point d'une surface — à l'exception des points en bordure (boundary), s'il y en a — on dessine une petite courbe fermée dans un sens défini, ou bien dans le sens de rotation des aiguilles d'une montre ou bien dans le sens contraire, attaché à ce point. A ce moment, la surface est dite orientable s'il est possible de choisir le sens des courbes, de manière à ce qu'il soit le même pour tous les points assez proches l'un de l'autre. Sinon, la surface est dite non-orientable. Toutes les surfaces à un seul côté sont non-orientables. »

Ce mélange de géométrie et de physique est parfaitement illégitime. Il est facile de prouver qu'une sphère ne possède qu'une seule surface, et un anneau pareillement ; que le cône possède deux surfaces, le cylindre trois, etc., mais logiquement une surface ne peut avoir qu'un seul côté.

En tout cas, une surface à deux côtés n'est pas topologique, parce qu'il y a rupture de continuité. Mais la raison pour laquelle on s'est mis sur la fausse piste de la double surface à deux côtés est évidente : parce que cela permet de lier la topologie à la tendance générale de la géométrie : *la recherche des égalités,* ou des équivalences. On explique que deux figures sont topologiquement équivalentes ou homéomorphes, si chacune d'elles peut être transformée en l'autre par une déformation continue. Ceci veut seulement dire qu'il n'y a qu'une

seule figure en transformation : *la situlogie est la morphologie transformative de l'unique.*

La plus grave erreur qui s'introduit en adaptant la perspective classique de la géométrie dans la topologie, c'est l'adaptation aux distinctions classiques de la géométrie suivant le nombre de coordonnées en topologie linéaire, topologie des surfaces et topologie des volumes. Ce qui est impossible et ridicule, si l'on veut appréhender l'élémentaire de la situlogie, parce qu'il y a justement équivalence entre point, ligne, surface et volume dans la topologie, tandis que dans la géométrie il y a distinction absolue. Cette confusion se reflète clairement dans les réflexions sur la bande de Mœbus, qui est dite posséder « deux surfaces sans homéomorphie », ou représenter « des surfaces à un seul côté », sans arrière et avant, sans extérieur et intérieur. Ce phénomène peut même conduire des gens à imaginer que la bande de Mœbus ne possède qu'une seule dimension, ce qui est parfaitement absurde, parce que l'on ne pourrait pas faire une bande de Mœbus avec une corde, et encore moins avec une ligne. Ce qui est le plus intéressant dans la bande de Mœbus est justement le rapport entre les deux lignes des bords parallèles.

Il est possible d'étudier des équivalences géométriques, des congruences et des similitudes d'une bande de Mœbus, si on se rend compte d'un fait précis : la longueur d'une bande de Mœbus peut être infinie par rapport à sa largeur mais ne peut pas être plus courte qu'une certaine proportion calculable en relation avec cette largeur. C'est aux mathématiciens de construire et de calculer cette bande de Mœbus aux limites minimales. Une fois qu'elle sera construite, on découvrira que l'on est devant un objet où la ligne qui marque la largeur de la bande sur un point pris au hasard fait un angle parfaitement droit avec la même ligne dessinée sur la partie opposée de la bande, cependant que les deux mêmes lignes sont parallèles, si la bande est unie en cylindre. La même ligne qui, à un point, représente l'horizontale, représente à un autre point la verticale. Il y a donc trois dimensions spatiales sans qu'il y ait de l'espace si la bande n'est pas aplatie. Voilà l'étrangeté de la bande de Mœbus. Deux bandes de Mœbus de ce genre peuvent ainsi toujours être mises en similitude, et avec la même largeur de bande, en congruence.

Il semble que personne jusqu'à maintenant n'a remarqué le comportement étrange de toutes les figures et formes topologiques dans leur rapport avec le système de coordination spatiale (verticale, horizontale, profondeur) dans lequel elles jouent, les faisant naître, les faisant disparaître, les transformant de l'une en l'autre. Pour la géométrie euclidienne, le système des coordonnées est la base donnée. Pour la situlogie, non, parce qu'elle crée et défait les coordonnées à volonté. Ainsi la géométrie euclidienne a dû dépasser toutes considérations situlogiques pour prendre comme point de référence le système des coordonnées à angle droit qui est le schéma

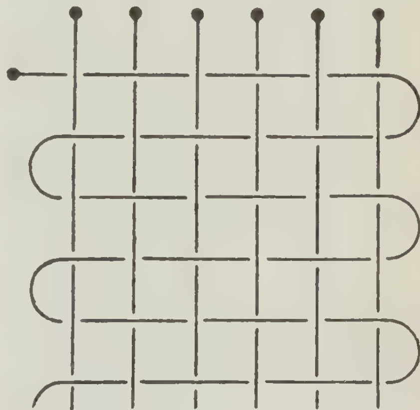


de la loi du moindre effort. René Huygues montre, dans son ouvrage *L'Art et l'Homme*, que c'est avec le développement de l'industrie des métaux, après l'époque agraire du néolithique, que se produit la division entre deux styles, celui de

Hallstadt et celui de la Tene, qui n'est autre que la division entre la pensée géométrique et la pensée situlogique. A travers les Doriens la pensée géométrique s'est implantée en Grèce, donnant naissance à la pensée rationaliste. La tendance contraire a fini en Irlande et en Scandinavie.

Walter Lietzmann note, dans son livre *Anschauliche Topologie* : « Dans l'art, par exemple à l'âge viking, on employait volontiers l'entrelac comme ornement. J'ai devant moi une photo du jardin des nœuds de Shakespeare à Stratford-on-Avon, dans lequel on présente de petits arrangements de fleurs en forme de nœuds... Qu'est-ce que Shakespeare a à voir avec les nœuds ? Je ne suis pas capable de le dire. Peut-être s'agit-il d'une erreur, ou plutôt d'une confusion voulue avec le thème du labyrinthe. Chez lui, il en est deux fois question : dans *Le songe d'une nuit d'été* (acte 2, scène 1), et dans *La Tempête* (acte 3, scène 3). »

Il n'y a pas d'erreur possible. James Joyce, dans *Finnegans Wake*, en prononçant la phrase absurde « No sturm, no drang », avait surmonté l'ancien conflit entre classicisme et romantisme, ouvert une piste vers la réconciliation entre passion et logique. Ce qui manque aujourd'hui, c'est une pensée, une philosophie et un art qui se conforment à ce qui est projeté dans la topologie, mais ceci n'est réalisable qu'à condition de remettre cette branche de la science moderne sur sa voie originale : celle de « l'analysis situs » ou situlogie. Hans Findeisen, dans son *Shamanentum*, indique que le chamanisme, qui survit encore chez les Lapons, trouve ses origines dans l'esprit des peintres des cavernes à l'âge interglaciaire, et il est assez significatif que l'ornement qui caractérise la présence lapone soit l'entrelac simple. La connaissance des secrets topologiques a toujours été indiquée par la présence de signes de nœuds, de cordes, des entrelacs, des labyrinthes, etc. Et les tisserands depuis l'antiquité ont d'une façon curieuse transmis un enseignement révolutionnaire dans des formes plus ou moins bizarres, mystificatrices et



détournées. Histoire trop connue pour avoir été étudiée sérieusement. On remarque la perversion là-dedans, et non le renversement.

Le rapport que les écrits de Max Brod établissent entre Kafka et l'astronome danois Tycho Brahé est aussi profond que le rapport entre Shakespeare et Hamlet : et leur présence à Prague qui, depuis l'époque de la Tene rayonne de pensée topologique, et qui parvient à dépasser même le baroque dans le sens topologique, est aussi naturel que les résultats étonnants que Kepler a pu extraire des calculs de Tycho Brahé, en les adaptant à la méthode de la géométrie et des mathématiques classiques, ce qui était impossible pour Tycho Brahé lui-même. Ceci montre une fois de plus que la topologie reste la source de la géométrie, et que le processus contraire est impossible. Ceci indique aussi l'impossibilité d'expliquer la philosophie de Kierkegaard comme une succession de la philosophie de Hegel. L'influence de la pensée scandinave dans la culture européenne est incohérente et sans suite permanente, comme la pensée même de l'absurde. De sorte que

l'on ne peut s'étonner que ce soit toujours un secret, ce fait qu'il existe une tradition philosophique scandinave, parfaitement distincte du pragmatisme anglais, de l'idéalisme allemand et du rationalisme français, qui structure la tendance de Ole Roemer, H.C. Oersted, Carl von Linne et tout le reste. Les Scandinaves eux-mêmes ignorant la logique de base de cette cohérence profonde et cachée, c'est d'autant plus ignoré par les autres. J'ai le plus grand mépris pour toutes les idées sur les bienfaits du savoir. Dans la situation actuelle en Europe, il me semble pourtant qu'une ignorance à ce sujet peut présenter un danger. Ainsi, je considère que le fait pour Swedenborg et Novalis d'avoir été des ingénieurs des mines est plus important que les postulats hasardeux d'un Jaspers qui permet de leur coller un diagnostic de folie schizophrénique sur le dos. Ce n'est pas parce que ce fait peut être établi d'une façon scientifique, mais parce que c'est un métier à base de pensée topologique, comme celui des tisserands, et ce fait peut nous amener à des observations précieuses pour l'établissement d'une situlogie.

Mais tout ceci n'est présenté que comme une technique possible, subordonnée au travail de l'I.S., dont on voit facilement les alliés et les ennemis. Quand Bergier et Pauwels proposent, en sortant leur livre *Le matin des magiciens*, d'organiser un institut de recherches de techniques occultes, pour la fondation duquel ils demandent de l'aide ; et la formation d'une société secrète dominante réservée à ceux qui sont aujourd'hui en mesure de manipuler les divers conditionnements de leurs contemporains, les situationnistes rejettent cette proposition avec la plus grande hostilité. Nous ne saurions en aucun cas collaborer à une telle entreprise, et nous n'avons aucun désir d'aider à son financement.

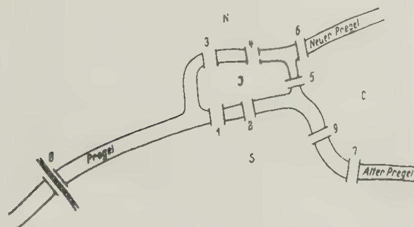
« L'égalité est de toute évidence la base de la géométrie métrique », comme dit Gaston Bachelard dans *Le nouvel esprit scientifique*. Et il nous apprend : « Quand Poincaré eut démontré l'équivalence logique des diverses géométries, il affirma que la géométrie d'Euclide resterait toujours la plus commode, et qu'en cas de conflit de cette géométrie avec l'expérience physique, on préférerait toujours modifier la théorie physique que de changer la géométrie élémentaire. Ainsi Gauss avait-il prétendu expérimenter astronomiquement un théorème de géométrie non-euclidienne : il se demandait si un triangle repéré sur les étoiles et par conséquent d'une énorme superficie manifesterait la diminution de surface indiquée par la géométrie lobatchewskienne. Poincaré n'admettait pas le caractère crucial d'une telle expérience. »

Le point de départ d'une situgraphie, ou d'une géométrie plastique, doit être l'*analysis situs* développée par Poincaré, et poussée dans le sens égalitaire sous le nom de topologie. Mais tout discours sur des égalités est évidemment exclu, s'il n'y a pas au moins deux éléments à égaliser. Ainsi l'équivalence ne nous apprend rien sur l'unique, ni sur la polyvalence de l'unique, qui est en réalité le domaine essentiel de l'analysis situs, ou topologie. Notre but est d'opposer une géométrie *plastique* et élémentaire à la géométrie égalitaire et euclidienne, et avec l'aide des deux, d'aller vers une géométrie des variables, la géométrie ludique et différentielle. Nous voyons dans l'appareil de Galton, qui fait apparaître expérimentalement la courbe de Gauss (voir figure dans le premier numéro d'*Internationale Situationniste*), le premier contact situationniste avec ce problème. Et même si ma façon intuitive de traiter la géométrie est nettement anti-orthodoxe, je crois avoir ouvert un chemin, jeté un pont à travers l'abîme qui séparait Poincaré et Gauss quant à la possibilité de combiner la géométrie avec la physique, sans renoncer à l'autonomie de l'une ni de l'autre.

Tous les axiomes sont des fermetures à l'encontre de possibilités non désirées, et contiennent par ce fait une décision volontaire illogique. L'illogique qui nous intéresse à la base de la géométrie d'Euclide se joue entre les axiomes suivants : — les choses qui se superposent l'une à l'autre sont égales ; — le tout est plus grand que la partie. — Cette absurdité se voit par exemple au moment où nous commençons à appliquer la définition de la ligne, longueur sans largeur.

Si l'on superpose deux lignes, l'une égale à l'autre, il doit résulter ou bien deux lignes parallèles (ce qui montre que l'égalité n'est pas parfaite et absolue, ou que la superposition ne l'est pas) ; ou bien l'union des lignes en une seule. Mais si cette ligne est plus longue qu'une seule des lignes, ou si elle a acquis de la largeur, c'est que les lignes n'étaient pas égales. Mais si les lignes sont absolument égales, le tout n'est pas plus grand que la partie. Ceci est d'une logique indiscutable, mais si c'est vrai, nous sommes dans l'absurdité puisque la géométrie métrique est basée justement sur l'axiome que le tout est plus grand que la partie.

On compte dans la géométrie métrique avec l'idée que deux grandeurs égales sont identiques. Mais deux choses ne peuvent jamais être identiques, parce que cela veut dire que ce serait une seule chose.



Si l'on doit identifier un assassin devant un juge, il ne suffit pas que ce soit un individu exactement pareil à celui qui a commis le crime. son frère jumeau ne peut pas le remplacer dans cette circonstance. On peut être sûr qu'il n'y a pas d'égaux, pas de répétition, comme dans l'expérience des ponts de Königsberg. Dans la géométrie, une identité de grandeur et de position exclut toute considération quantitative. Mais comment est-il possible de réduire un nombre infini de lignes de grandeurs égales en une seule ligne, qui n'est pas plus grande qu'une seule de ces lignes, par superposition ; alors qu'il est impensable de diviser une ligne en deux, égales toutes deux à la ligne divisée ?

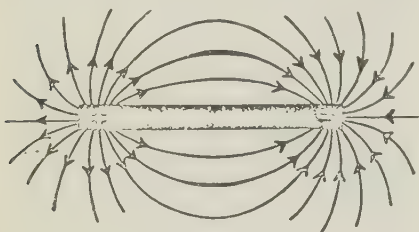
Si l'on déplace une ligne de sa position, en même temps qu'on la laisse dans sa position, on ne crée pas deux lignes, mais une surface. La superposition, qui démontre que deux lignes sont égales, ne peut être pratiquée sans que la dualité disparaisse : on ne peut plus égaler. Une seule ligne est égale à rien. Ce qui prouve que l'idéalisme absolu de cette formule de l'absence d'épaisseur dans la ligne d'Euclide n'a aucune réalité.

Si l'on modernise le procédé en employant la formule de congruence, ou d'une identité de grandeur et forme, en exceptant la position dans l'espace, la preuve par superposition n'est plus possible.

Nous pouvons réduire mille points en un seul point par superposition, et ce point est égal à un des mille points. Mais on ne peut pas multiplier un point en le laissant à sa place, et le déplacer en même temps. Cela ferait une ligne. Mais le volume ? On ne peut superposer deux volumes identiques que dans l'imaginaire. On peut le faire seulement avec deux volumes fantomatiques, sans volume réel. Ce caractère abstrait est la force et la faiblesse de la géométrie d'Euclide. Le manque d'abstraction dans la topologie n'est qu'une faiblesse.

Mille fois zéro ne font que zéro, et de zéro on ne peut rien extraire. L'emploi de la géométrie d'Euclide est dans ce sens unilatéral et irré-

versible : est *orienté*. Et toutes les géométries, à part une situgraphie, le sont de même. L'orientation est un concept linéaire, et une droite orientée s'appelle aussi une demi-droite, parce qu'elle signifie un parcours, et ce sens que l'on a choisi



est appelé son sens positif. Le point zéro choisi quelque part sur la ligne est fixé comme point de commencement. Une droite orientée n'est ainsi pas une ligne en soi, mais la combinaison d'une ligne et d'un point. Un plan orienté est un plan dans lequel est choisi un sens de rotation dit direct, et ce plan aussi est lié à un point, le centre de rotation, qui pourrait permettre l'établissement d'un axe de rotation en angle droit avec le plan en rotation.

L'espace est orienté lorsqu'autour de chaque axe de l'espace est associé un sens de rotation, dit sens direct de l'espace. Cet appareillage permet tout ce que l'on appelle mesure. Mais en quoi consiste une mesure ? C'est le plus curieux dans cette affaire. Toutes les mesures d'unités égales, soit de longueur, soit de largeur, hauteur, masse, temps ou n'importe quelle unité dérivée de ces notions de base, consistent dans l'indication de leur étendue indiquée sur une demi-ligne, une demi-dimension spatiale, divisée en intervalles égaux, orientés d'un point zéro vers l'infini. Cette demi-ligne ne semble pas avoir besoin d'être droite, mais peut être inscrite sur la circonférence d'un cercle. Si l'étendue dépasse plusieurs circulations, celles-ci deviennent les intervalles d'une étendue, ligne ou cercle plus grands. Voici le principe auquel toute mesure possible se ramène en fin de compte. Aucune mesure ne peut expliquer quoi que ce soit en dehors de cette limite d'un développement sur une demi-ligne.

La géométrie euclidienne et analytique se développe dans son discours classique lui-même suivant l'orientation d'une demi-ligne. On commence avec le point sans dimension spatiale, on l'avance, et cela trace une ligne. On avance la ligne en direction perpendiculaire à son étendue, et l'on a une surface, avec laquelle on procède de la même façon pour créer le volume. Mais ce mouvement orienté qui d'un point fait une ligne, une surface et un volume, ce mouvement en soi, n'entre pas dans les considérations géométriques dans ses rapports avec les dimensions spatiales. L'illogique est évident. L'acte de superposition aussi est impossible sans le mouvement, mais à partir du moment où tous les mouvements nécessaires pour établir la géométrie classique sont mis en cause, on ne peut plus parler de phénomènes purement spatiaux, et pourtant le mouvement est là depuis le début. On peut se demander si le temps ne possède qu'une seule dimension, ou si dans le futur on ne sera pas obligé d'appliquer au temps au moins trois dimensions pour pouvoir arriver à des explications plus homogènes de ce qui se passe. C'est à voir. Mais une chose est certaine : le temps peut être réduit à une demi-dimension, ou à une longueur orientée, donnant un instrument de mesure. Une autre question est donc de savoir si ce que nous appelons « temps » dans sa définition scientifique, comme mesure de la durée, et qui est la forme sous laquelle le temps entre dans la théorie de la relativité, n'est pas exactement le fondement de la notion de l'orientation, ou de la demi-ligne.

La géométrie orientée peut, à cause de son orientation, ignorer les notions du temps inhérentes à son système. Mais, pour prendre conscience du rôle du temps et de son rôle réel en rapport avec les

trois dimensions spatiales, nous sommes obligés d'abandonner le chemin de l'orientation en demi-ligne, et de fonder une homéomorphie unitaire.

Quand nous voulons employer l'expression *dimension,* nous sommes immédiatement devant le problème de son interprétation et définition exactes. Une dimension peut être définie d'une façon logique comme une étendue sans commencement ni fin, ni sens ni orientation, un *infini,* et il en est de même avec l'infini dans la dimension du temps. C'est l'éternité. L'étendue d'une des trois dimensions spatiales représente une surface, une étendue sans commencement ni fin. Si le système de mesure linéaire ne peut mesurer que la demi-ligne, le système de mesure à deux coordonnées à angle droit ne peut donner la mesure spatiale que pour les figures inscrites dans le quart d'une surface, et les informations de mesure tridimensionnelles sont encore plus pauvres puisqu'elles sont inscrites dans le huitième d'une sphère, à partir de l'angle de mesure à 90° des trois coordonnées orientées dans la même direction. Pour éviter cette réduction perpétuelle des connaissances, nous procéderons dans le sens inverse.

Identifier, pour le témoin du crime, c'est définir le suspect comme l'unique possible. Mais l'homéomorphie nous pose des problèmes divers, qui d'une façon simple peuvent être figurés ainsi : maintenant ce n'est plus l'assassin qu'il s'agit d'identifier, mais la pauvre victime que la brute a volontairement écrasée plusieurs fois avec sa voiture. Il a un aspect qui diffère d'une façon tragique du bonhomme que l'on a connu de son vivant. Tout est encore là, mais rudement déplacé. Il n'est plus le même, et pourtant c'est bien lui. Même dans sa décomposition, on peut l'identifier. Pas de doute. Ceci est le champ d'expériences homéomorphes, la variabilité d'une unité.

Ici le champ d'expérience situlogique se divise en deux tendances opposées, la tendance ludique et la tendance analytique. La tendance de l'art, du *spinn* et du jeu, et celle de la science et de sa technique. La création des variabilités dans une unité, et la recherche de l'unité entre les variables. On voit bien que notre assassin a choisi la première voie, et que les identificateurs doivent rejoindre la dernière, qui limite le domaine à l'analysis situs, ou topologie. La situlogie, dans son développement, va donner une impulsion décisive aux deux tendances. On peut prendre un exemple à nouveau avec le réseau représenté par le dispositif de Galton. Comme appareil de jeu, cette machine, qui fait *tilt,* se trouve dans la plupart des bistrots de Paris ; et comme possibilité de variabilité calculée, c'est le modèle de tous les réseaux téléphoniques.

Mais c'est le côté créatif, qui précède le côté analytique dans la situlogie générale et élémentaire : *les situationnistes seront les écraseurs de toutes les conditions existantes.* Nous allons donc commencer notre démonstration en re-



prenant la méthode de notre criminel. Mais pour éviter de faire de ce procédé un drame sanglant, nous le plongeons dans un monde parfaitement imaginaire et abstrait, comme Euclide.

Nous commençons par prêter à un objet la qualité d'une homéomorphie parfaite, une qualité absolue et pratiquement inexistante, comme l'absence d'étendue spatiale qu'Euclide prêtait à son point. Nous attribuons à une boule parfaitement sphérique et d'un diamètre précis une plasticité absolue. Elle peut être déformée de toutes les façons sans jamais être rompue, ni trouée. Notre but est clair devant cet objet d'une symétrie tridimensionnelle parfaite. Nous allons l'aplatir complètement pour le transformer en une surface à deux dimensions et trouver le chiffre de leur équivalence homéomorphe. Nous allons diminuer la hauteur de cette sphère en dix réductions égales jusqu'au zéro, et calculer l'échelle d'agrandissement des deux diamètres correspondant aux diminutions enregistrées du troisième au fur et à mesure que la boule se transforme de plus en plus en une surface. Le dernier chiffre peut être déduit des neuf précédents. Il est évident que l'on ne peut pas arriver à l'infini, puisque le même procédé avec une boule cinq fois plus grande doit donner une surface au moins cinq fois plus grande, et deux infinis avec une différence de taille mesurable, cela dépasse la logique (sauf celle de Lemaître quand il parle d'éternité). Le travail pratique de calcul lié à cette expérience, nous le laissons aux mathématiciens — s'ils n'ont rien de mieux à faire.

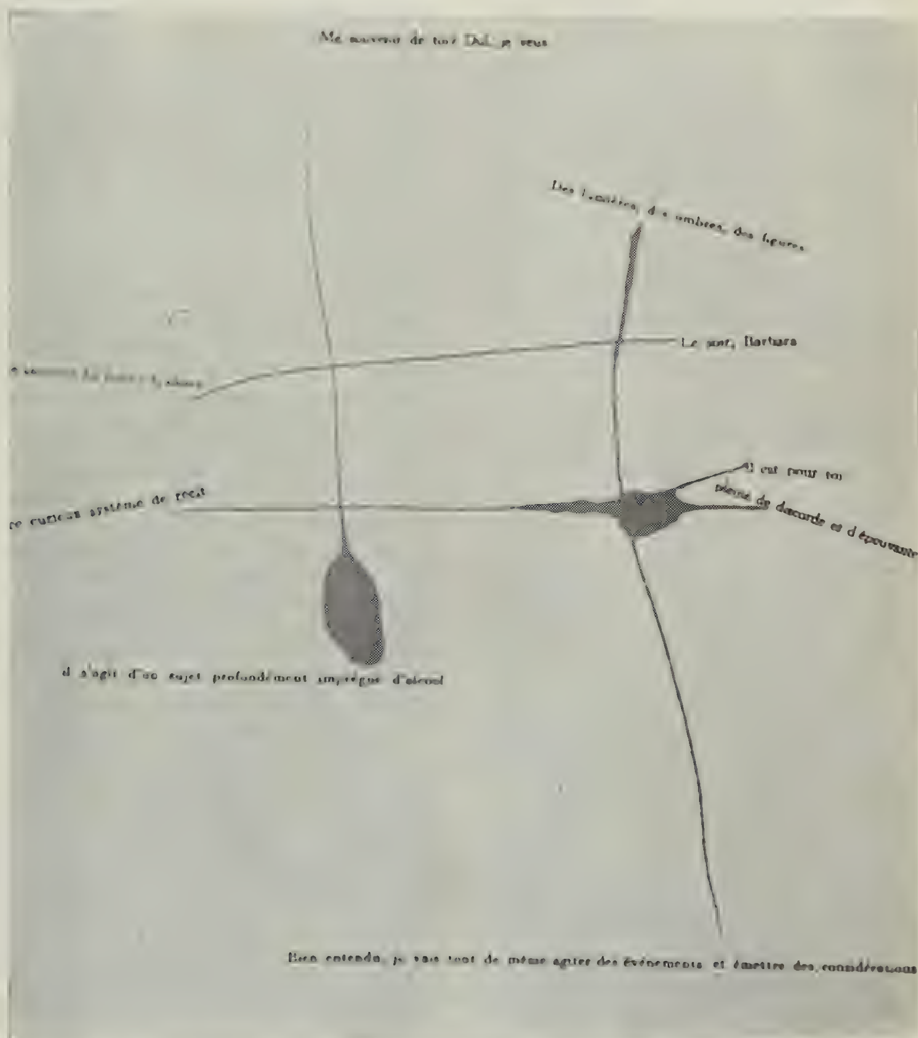
Nous n'avons pas fini. Nous choisissons une diagonale dans cet immense crêpe sans épaisseur, et commençons à allonger la surface exactement de la même façon que dans l'expérience précédente, pour aboutir à une ligne sans épaisseur, en faisant les calculs aussi de la même façon. Ainsi nous avons l'équivalence homéomorphe exprimée en chiffres entre un objet à trois, deux et une seule dimension, et tout le monde peut commencer à protester. Les plus intelligents patienteront, en disant qu'Euclide commençait avec un point. Comment réduire cette ligne immense à un seul point ? Je ne peux que retourner à la sphère. Ceci serait vrai si la situlogie était un phénomène uniquement spatial et positionnel.

Einstein a expliqué que si une ligne pouvait atteindre la vitesse de la lumière, elle rétrécirait jusqu'à disparaître complètement en tant que longueur, dans le sens du parcours, cependant qu'une horloge à cette vitesse s'arrêterait tout à fait. C'est ce que nous allons faire. Comme cela toute l'affaire est réglée. Le seul inconvénient, mineur, de ce procédé spectaculaire est invisible, c'est que je ne peux plus rentrer en possession de mon point, qui file à travers l'univers. Si je pouvais transformer ce mouvement à travers l'espace en rotation sur place, je serais de nouveau plus ou moins maître de mon point.

Einstein déclare que « l'espace et le temps conçus séparément sont devenus des ombres vaines, et seule une combinaison des deux exprime une réalité. » C'est à partir de cette observation que j'ai ailleurs précisé que le point d'Euclide, ne possédant pas de dimensions spatiales et, parce qu'il est dans l'espace, devant pourtant représenter une dimension quelconque, représentait au moins la dimension du temps introduit dans l'espace. Et d'autant plus qu'il est impossible de fixer un point sans durée dans l'espace. Sans durée, il n'y a pas de position.

Mais pour que ce point puisse posséder la qualité du temps, il doit posséder la qualité du mouvement et puisque le point géométrique ne peut pas se déplacer dans l'espace sans faire une ligne, ce mouvement doit être *une rotation*, ou évolution autour de soi-même. Si ce mouvement doit être continu, il ne peut pourtant pas posséder un axe ni une direction spatiale ; et de plus,

ce tourbillon ne peut pas occuper le moindre espace. Si cette définition du point est plus riche et positive que celle d'Euclide, ceci n'en semble pas moins abstrait. Mais depuis que j'ai appris qu'il y a un géomètre grec, Héron, qui avait inspiré à Gauss une définition de la ligne droite comme une ligne qui tourne autour d'elle-même en tant qu'axe sans qu'il y ait aucun déplacement des points qui la composent ; et que bien des gens conviennent que c'est la seule chose positive qui ait ja-



« Le vulgaire voit dans une marchandise une marchandise, au lieu d'y voir un moment de la lutte de classe cristallisé ; il voit dans les défauts des marchandises des défauts, au lieu d'y voir la résultante d'un conflit de l'ouvrier avec lui-même, de l'ouvrier avec l'exploitation. »

Pierre Chaulieu. *« Sur le contenu du socialisme »*
(*Socialisme ou Barbarie*, n° 22.)

mais été dite au sujet d'une ligne droite, je me sens sur la bonne route.

Mais un axe ne peut avoir une rotation que dans un sens. Il faut l'arrêter pour lui donner une rotation dans le sens contraire, cependant qu'un point en rotation, par un changement continu de son axe de rotation, peut être amené à une rotation dans le sens contraire, dans n'importe quel sens. De sorte que la ligne droite peut s'expliquer ainsi : si on fait la connexion entre deux points en rotation au hasard, ils sont obligés de faire leur révolution dans le même sens et avec la même vitesse, le plus rapide étant freiné et le plus lent accéléré.

Tous les points de la ligne ont ainsi acquis une présence dans une dimension spatiale, équivalant à une perte de liberté de mouvement, lequel est devenu orienté dans l'espace.

Si nous ne voulons pas rester avec cette définition orientée et positive de la ligne sur les bras, il faut vite inventer une définition plastique. Pour comprendre celle-ci, il faut bien se mettre dans la tête que la géométrie plastique ne met pas l'accent sur le caractère infini des dimensions, mais sur leur caractère d'une *présence dans un espace et un temps généraux*, qui peuvent être finis ou infinis, mais qui sont primaires en rapport avec tous les objets que l'on veut étudier quant à leur étendue. Chaque volume, chaque surface, chaque segment de ligne ou morceau de temps fait partie, ou est extrait, de la masse générale de l'espace et du temps universels. Dans l'analyse, par exemple, d'un segment linéaire dans la géométrie égalitaire d'Euclide, on fait ainsi abstraction de ce caractère « infini » de la ligne. On découpe un morceau en oubliant le reste. Dans la géométrie unitaire, ce n'est pas possible. Une ligne n'est pas une suite ininterrompue de points, parce que *les points ont perdu quelque chose pour pouvoir établir une ligne*. Dans un segment de ligne, il n'y a que deux points qui peuvent être observés des deux bouts de la ligne. Mais comment expliquer qu'il y ait sur un segment de ligne deux, et pas un seul point zéro, comme dans la demi-ligne ? L'unique explication possible c'est qu'un segment de ligne, avec deux bouts zéro, doit être composé de deux demi-lignes superposées, avec des points zéro croisés, allant en sens opposés. Un segment de ligne est ainsi une ligne à double parcours aller-retour, et *d'une longueur double de la distance* entre les deux bouts polarisés ou en contrepoint. Ceci est une base pour la géométrie plastique, ou dialectique. Suivant cette optique, chaque volume déterminé est un volume fragmenté dans le volume général, ou l'espace universel, par une surface : comme chaque surface déterminée est un fragment de la surface universelle distinguée par des lignes ; et chaque section de ligne un fragment linéaire déterminé par des points ; et chaque point un moment dans le temps, déterminé par sa durée.

La surface spécifique qui détermine un volume, la surface volumineuse, s'appelle récipient, forme, etc. Et possède dans son fonctionnement, comme séparation entre deux volumes, le caractère d'une opposition entre interne et externe ; comme la séparation par une ligne de superficie oppose le devant et le derrière, et comme le point sur la ligne distingue les sens positif et négatif de parcours. Ces indications n'ont ainsi de sens que dans le rapport entre deux systèmes dimensionnels, dans la même combinaison des coordonnées. Le problème devient plus complexe quand on commence à jouer avec plusieurs systèmes de coordination, en rapport l'un avec l'autre, ce que l'on appelle la géométrie projective, dont l'exemple le plus connu est la perspective centrale.

Pour bien comprendre non seulement le système des projections, mais le système de l'objectivation en général, il faut voir comment on crée des dédoublements de systèmes

de coordonnées, et lequel est le système initial, primaire. Le système de coordination primaire à toute observation, c'est le système de coordonnées inhérent à l'observateur luimême, ses coordonnées subjectives. Ordinairement, on ignore ce préalable élémentaire de l'observation. Les coordonnées de l'individu sont nommées devant, derrière, haut, bas, gauche et droite ; et elles jouent un rôle énorme pour l'orientation, pas seulement dans la science, mais d'une façon primordiale dans l'éthique, l'orientation sociale, ou l'individu est tiré à gauche et puis à droite, basculé en avant, toujours en avant par le progrès, poussé en arrière et pressé vers l'ascension et les carrières de la hauteur, pour être enfin porté sous terre. La direction de la droite est la direction du moindre effort, de la ligne droite, la direction dite juste ou rationnelle; et à l'opposé, la gauche est par nature la direction anarchique du jeu, du *spinn* ou du plus grand effort. Mais chaque fois que la gauche politique devient la direction d'un aménagement de la justice, suivant la voie du moindre effort, cette opposition manque de tension. Mais comme la direction du moindre effort indique la ligne de chute, dans notre optique des oppositions, ce doit être la direction de gauche, celle du jeu, qui représente l'ascension. C'est ce que j'ai essayé de prouver avec le renversement de la dialectique. Il se trouve que le mot droite (allemand *recht*, anglais *right*) indique dans les langues scandinaves l'ascension (*högre*) vers le haut, ce qui symbolise la gauche ailleurs. La confusion dans l'orientation sociale en Europe et dans son vocabulaire y gagne d'être encore plus riche et contradictoire. Ceci sont des observations purement objectives, sans aucune conséquence programmatique, mais qui ont eu une influence même sur les conceptions religieuses les plus élémentaires (ciel - enfer).

Les gradations métriques d'un système de coordination permettent en réalité d'établir un réseau de lignes de coordination parallèles, à distances égales. Cette mise en carreaux permet de changer, et choisir, le point zéro et les directions positives, où et comme on le veut dans le système. C'est la même chose pour la ligne et pour le système à trois coordonnées.

Ce qui nécessite quelquefois la projection, c'est que le système des coordonnées de l'objet observé est déplacé par rapport au système de coordination de base pour l'observation et la mesure. La géométrie projective indique ainsi les règles des rapports entre deux ou plusieurs systèmes de coordination, *comme s'il y avait deux ou plusieurs espaces*. On peut de la sorte multiplier le même espace en plusieurs, par projection. Mais ceci ne se justifie qu'à travers la dimension du temps.

La géométrie positive, qui travaille avec la demi-ligne, le quart de surface et le huitième de volume, permet pourtant un autre jeu purement spatial. On peut déplacer l'angle droit formé par les deux demi-lignes négatives d'une coordination à deux dimensions, et le placer en opposition à l'angle positif, et donc établir par exemple un carré. Cette opération explique pourquoi le carré peut trouver son explication dans le rapport entre la circonférence et la diagonale du cercle, cependant qu'on ne peut pas définir le cercle par un de ses détails, qui est le carré. Cette définition du carré par juxtaposition rejoint notre définition dialectique de la ligne, et montre comment la situlogie est plus immédiate que la géométrie qui se heurte toujours au problème de la quadrature du cercle.

Nous avons esquissé ici quelques conséquences des bouleversements que pourrait introduire la situlogie dans la pensée géométrique, mais il est évident à qui connaît cette matière que les conséquences ne seraient pas moindres en ce qui concerne nos concepts physiques et mécaniques. La définition de Einstein a déjà fait comprendre que la

notion que nous avons de la lumière ne se prête à aucune dimension spatiale. Mais il serait pourtant faux de considérer la lumière comme étant immatérielle. On peut reconsidérer même l'ancienne notion mystique des quatre éléments. Nous savons qu'ils n'existent pas comme phénomène absolu, mais il est pourtant étrange que la science moderne ait refusé de considérer une distinction d'états de la matière aussi prononcée qu'entre les objets solides, les liquides, l'air — ou gaz — et la lumière. Quand on voit un cube de glace fondre tout à coup et s'étendre sur la surface de la table, on pourrait conclure que l'état liquide représente la perte d'une des dimensions spatiales, remplacée par une libération d'écoulement; que le liquide est une matière à deux dimensions spatiales. Et la constance de la tension d'une membrane d'eau semble être aussi importante dans la physique que la constante de la vitesse de la lumière. Ceci ferait envisager cette conclusion logique que les gaz ne possèdent qu'une dimension spatiale, compensée par le jeu de leur mouvement. Et s'il faut chercher un exemple de quelque chose qui ait encore moins de dimensions, pensez à Maurice Lemaître et à ses amis.

Asger JORN.

RÉPONSE A SCHWEICHER

La faillite de l'art qui est au pouvoir devient de jour en jour plus évidente aux yeux de ceux mêmes qui en sont les plus notables connaisseurs. Et, dans leur désespoir, ils confondent la faillite de cet art auquel ils participent, avec une faillite métaphysique de toute pratique artistique. Ainsi ils altèrent le sens des expériences modernes, qui *sont encore à faire* ; ou qui ont à peine commencé clandestinement. De cette clandestinité forcée, d'ailleurs, ces connaisseurs brevetés portent une bonne part de la responsabilité.

Charles Estienne, par exemple, quand il a abandonné tout son bluff d'art moderne, a essayé de sauver quelque chose du naufrage en mettant la main sur le « tachisme ». Naturellement, il était acoquiné à tous les chercheurs permanents de fausses modernisations. Mais tous ont dissimulé le fait que le vrai tachisme avait déjà été fait jusqu'au bout, et avant l'invention de leur étiquette. Ceux qui avaient trouvé le procédé tachiste étaient déjà morts, et leurs imitateurs étaient déjà dans les étalages. Et, bien sûr, dans tous les musées d'art moderne, avant que l'on y admette Wols et Pollock.

La critique récente de Kurt Schweicher est heureusement plus radicale : il abandonne même le tachisme. Il y a beaucoup de choses sympathiques dans son livre « *L'art est mort, vive l'art* » (voir particulièrement le point 4 de ses thèses), et qui se rapprochent des positions situationnistes. Malheureusement, tout cela reste très confus. Kurt Schweicher ne comprend pas le rôle du *négatif*, qu'il désavoue dans l'art moderne. Il ne comprend pas la simplicité profonde de tous les problèmes dont il considère la fausse complexité ; et il ne comprend pas mieux la nouvelle totalité, la complexité supérieure qui

se développe à partir de la prise de conscience de cette simplicité de la crise de l'art moderne. Quand Schweicher condamne unilatéralement les illustrations qu'il nous présente, qui sont des images obtenues accidentellement dans les déchets du travail machiniste, il néglige ce fait évident que de tels objets ne sont *devenus artistiques* qu'à l'issue de l'expérience effectivement réalisée auparavant par les artistes de la destruction de l'image. Et le choix qu'il fait parmi ces objets est d'abord déterminé par son goût personnel, sa façon particulière de connaître un certain stade artistique achevé : dans ce cas, son goût va jusqu'à la caricature de la peinture informelle moyenne.

L'erreur fondamentale de Schweicher réside dans cette croyance que trop de moyens ont été investis dans l'art moderne — alors qu'en fait il y en a beaucoup trop peu.

Une énorme quantité d'artistes pseudo-modernes investissent artificiellement, pour se lancer en tant qu'artistes, les ressources qu'ils tirent de leurs occupations bourgeoises (ils sont *d'abord* avocat, agent de publicité, policier). Ce processus forme un milieu économique spécial, qui se traduit par un nouveau conformisme : précisément cet académisme non-esthétique que Schweicher dénonce à juste titre. La confusion des idées de Kurt Schweicher ne fait que refléter la confusion réelle de son milieu. On y croit, dans un esprit de libre-entreprise concurrentielle, qu'il vaut mieux aider un grand nombre de « courants d'avant-garde », différents par leurs buts : tout à fait comme les idiots qui stockent le maximum de billets afin d'être sûrs de gagner à la loterie. Et pourtant, dans un moment donné, il n'existe qu'une seule direction possible pour créer d'autres conditions artistiques. Il y a d'ailleurs un critère bien simple pour reconnaître, entre toutes, la tendance qui va dans cette direction : c'est la seule que l'on ne peut pas acheter.

Les gens suffisamment informés, *même s'ils n'en parlent pas volontiers*, savent déjà fort bien que c'est à présent l'Internationale situationniste.

Lothar FISCHER, Heimrad PREM,

Helmut STURM, Hans-Peter ZIMMER.

Cet article a paru comme éditorial du numéro 2 de la revue situationniste allemande Spur, *en réponse au livre de Kurt Schweicher* Die Kunst ist tot, es lebe die Kunst.

PRINTED IN FRANCE
Imp. Ch. BERNARD, 27, rue des Cloys - Paris (18e).